4e ANNÉE. — N° 11 NOVEMBRE 1905

REVUE COSMIQUE

EXPOSÉ PRATIQUE DES AXIOMES

QUI SONT A LA

BASE DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

(*Suite*)

AXIOME XIV

La vie est sacrée parce que la vie est le moyen de l'individualisation de l'intelligence.

Parmi quelques-uns des anciens peuples, la vie fut considérée comme tellement sacrée que toute autre loi cédait le pas à sa conservation, et le conseil prééminent fut : « Prenez soin de votre vie ». Un ancien philosophe dit : « L'individualisation de l'intelligence dans l'état nervo-physique dépend grandement de la longévité individuelle ». Ceux qui regarderont ce sujet important avec calme et intelligence constateront par eux-mêmes ce triste fait qu'à de très rares exceptions près les organes des sens de l'homme nervo-physique, qui sont son moyen de manifestation mentale, lui font défaut lorsque son intelligence commence seulement à s'éveiller à la compréhension de l'importance de son individualisation. Cette considération prouvera au pen-

seur la valeur de la vie individuelle, la vie à laquelle la trinité régnante de la croyance, du code et de la coutume fait une guerre incessante et sans trêve.

Pour comprendre l'étendue et la puissance de cette trinité, dont le royaume est la mortalité, nous n'avons qu'à regarder les choses, non pas à travers le voile de l'habitude, mais telles qu'elles sont.

Les religions, autant que nous le sachions, sont sans exception des pépinières du culte de la mortalité.

Les codes avec peu d'exceptions instruisent *par force* tous les mâles sous leur régime dans la noble science de l'homicide.

La coutume, avec ses lois non naturelles ne se prêtant pas à la sélection naturelle et sexuelle, et avec les suites de ces lois, peut justement reprendre le chant de jadis et exulter du dessus de la croyance et du code en disant : « Vous avez tué vos milliers, mais moi j'ai tué mes dizaines de milliers. »

Si l'axiome qui forme une si importante pierre de fondement de la Base de la Philosophie Cosmique : « La vie est sacrée, parce que la vie est le moyen de l'*individualisation* de l'intelligence » était enseigné universellement, si sa vaste importance était présentée à la mentalité de l'humanité en sa pleine expansion, combien grande serait la transformation.

Tout ce qui tend à saper la force vitale, mentale, nerveuse ou nervo-physique serait fui comme l'ombre du mortel Upas.

Toutes les sectes qui sont connues comme religieuses seraient délaissées comme un désert dans lequel aucune chose verte (c'est-à-dire riche en vitalité) n'est trouvée.

L'Etat dont les lois forcent les hommes à l'homicide serait abandonné pour être un repaire d'ânes sauvages, une pâture pour les chèvres jusqu'à ce que les ânes sauvages et les chèvres aussi s'enfuient et le laissent désolé. Le royaume des coutumes, qui fait du non naturalisme un

élément essentiel du status social, serait graduellement laissé inhabité, et ainsi de la trinité, sans verser de sang, sans violence, mais simplement parce que la pure lumière de l'intelligence ne lui permettrait pas de continuer à exister : sa place ne la connaîtrait plus.

Une des plus tristes d'entre les choses tristes est l'effet de la coutume ou habitude. Quelqu'un qui peut à peine supporter l'atmosphère viciée ou empoisonnée d'une localité bondée de monde ou miasmatique, s'il se force d'y rester, s'y habitue tellement qu'il ne peut plus dormir dans l'air frais : il en est de même à l'égard des conditions malfaisantes mentales, nerveuses et physiques.

« L'habitude est une deuxième nature » dit-on. Ceci n'exprime pas pleinement la réalité, car, en vérité, l'habitude devient la nature même. Le résultat du non-naturalisme, dont la cause principale est le manque d'énergie pour supporter le conflit continuel, ce résultat qui exerce le gouvernement suprême, sous le voile faux brillant de la coutume, est la résignation et même le contentement avec lequel l'humanité collective, et même ceux dont les ancêtres Psycho-Intellectuels résistèrent jusqu'à la persécution et le sacrifice, le plus amer de tous les calices, la mortalité, maintenant tendent leurs mains pour la fatale coupe empoisonnée, ou, au mieux, la prennent comme un mal nécessaire, rendant ainsi l'individualisation de l'intelligence, dont dépend l'Unité Cosmique, pratiquement impossible à atteindre.

La division ou schisme, et la classification ne doivent nullement être confondues l'une avec l'autre : la première est anti-naturelle comme la dernière est naturelle.

La classification naturelle est incompatible avec la division, parce que du constituant protoplasmique le plus dense à la force manifestée la plus raréfiée du Sans Forme il y a la graduelle et belle fusion des phases variées de ce qui est, ou est capable de devenir, apte à l'évolution vers le perfectionnement. Il n'y a pas de mal ; il y a seulement du déséquilibre,

qui est l'effet dont l'excès est la cause : et c'est cet excès qui est l'auteur de la division anti-naturelle, de ces divisions de la soi-disant race, des soi-disant religions, des soi-disant atavismes, etc., qui sont également formées pour couvrir comme d'un gant de velours le gantelet de fer, aux clous pointus, de la politique, ce rejeton de l'excès. L'excès vient de l'égoisme et est par conséquent le diviseur suprême.

Considérons le moyen pratique de substituer le glorieux ancien axiome que nous étudions au triun culte de la mortalité.

L'état physique de l'homme est quaternaire, c'est-à-dire qu'il est composé des degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique : degrés qui perméent, et pour ainsi dire vivifient, les densités les plus voisines, comme l'éther perméé et vivifie l'air, l'air l'eau, et l'eau le sol d'où vient cet adage cosmique : « La pensée qui est le vêtement de la conception est la formation. »

La sensitivité est proportionnée à l'évolution : l'homme, la plus évoluée des formations terrestres, est par conséquent éminemment sensitif. En proportion de la sensitivité est l'impressionnabilité ; il s'ensuit que l'homme est entre tous les êtres terrestres le plus aisément et le plus puissamment impressionnable. Or même dans les temps préhistoriques, l'homme a été impressionné ou suggestionné par la mortalité, et depuis les derniers 1800 ans environ, partout dans la chrétienté, par l'idée de la nécessité absolu et fréquemment par le désir de la mortalité.

Par conséquent l'homicide et le suicide religieux, sociaux et moraux sont tolérés, même par ceux dont la mentalité est philosophique, sous le couvert de la résignation lugubre, qui est dérivée de l'acceptation de la nécessité de la mort. Considérons les axiomes VI et VII « La cause du déséquilibre est l'excès ».

« La perpétuelle évolution vers le perfectionnement des formations est le moyen éternel et naturel pour arriver à l'Immortalité terrestre ; » si les axiomes VI et VIII étaient

substitués au culte de la mortalité, tout serait changé, parce que ces axiomes conduisent directement à la compréhension de la valeur de la vie, la vie qui est, de droit, le moyen de l'individualisation de l'intelligence, individualisation qui est un gage de l'immortalité individuelle. D'où il vient que tout ce qui tend à amoindrir la durée de la vie serait tenu en juste répréhension, et nécessairement, les croyances, codes et coutumes qui tendent à la souffrance humaine qui raccourcit l'existence individuelle, seraient abolis ; la torture mentale du culte, la torture nerveuse du code, et la torture de la coutume qui, entre autres monstruosités, réclame que tous les hommes depuis l'âge de vingt-et-un ans à quarante-cinq ou cinquante, abandonnent tout ce à quoi leurs intérêts et leurs affections les lient, afin de tuer des hommes, leurs semblables, ou d'être tué par eux, serait à l'instant et à jamais abolie ; parce que ceux qui luttent pour le plus grand de tous les prix, celui de l'immortalité intégrale, se lèveraient, coûte que coûte, comme un seul homme, et réclameraient leur droit de vivre et la liberté par laquelle seule ce droit peut être atteint.

« La mortalité est accidentelle et temporaire. L'homme a droit à l'immortalité intégrale. » A mesure que cet enseignement de la Philosophie Cosmique remplacera l'enseignement actuel : « (la séparation des degrés d'être et la perte de l'enveloppement extérieur est inévitable et même désirable) », l'axiome « La vie est sacrée » sera reçu dans la plénitude de sa portée. Actuellement, les hommes risquent leurs propres vies ou les vies de leurs semblables à la légère. Cette remarque est assez fréquemment entendue à propos de ce risque inutile de la vie : « Puisqu'il faut mourir, peu importe quand et où. » Mais une fois que l'homme comprend que la prolongation de la vie et les conditions propres à l'évolution sont le premier pas sur la voie de l'immortalité intégrale, dans une terre relativement paradisiaque, et que la préservation de la vie individuelle sur la surface de la terre est essentielle à l'individualisation de

l'intelligence, non seulement la vie sera tenue sacrée, mais les hommes s'uniront afin d'obvier à toutes lois, règlements et conditions qui, par l'affaiblissement des forces vitales, ouvrent la porte à la mortalité et l'homicide sous toutes ses formes sera tenu dans l'horreur qui lui est du.

La voix de l'Humanité collective défendra aux gouverneurs des nations d'envoyer leurs peuples pour tuer ou pour mourir sur le champ de bataille au profit de leur politique. Les hommes, chez lesquels se trouve l'espoir de l'immortalité terrestre choisiront des administrateurs qui leur fournissent les meilleures conditions qu'on puisse obtenir pour la vie, l'évolution et le bonheur et les hommes choisiront leur entourage le plus convenable pour leur développement, c'est-à-dire un entourage où l'expansion aurique et l'équilibre sont le plus faciles à atteindre. Les homicides et les meurtriers ne seront pas, comme maintenant, comptés comme des héros et mémorialisés dans les journaux comme s'ils étaient les bienfaiteurs de la terre, mais ils seront comptés comme les pires ennemis de la terre et de l'homme, parce qu'ils sont les intermédiaires entre les déséquilibrés, dont l'arme la plus fatale est la mortalité, et les hommes leurs semblables, les milliers d'hommes dont l'existence individuelle était le vêtement de l'intelligence et son moyen d'individualisation et qui faisaient partie du vêtement extérieur des forces manifestées de la Cause sans Cause.

A propos de cette dernière considération, un philosophe remarque : « Tout homicide est un déicide, parce qu'il empêche la manifestation individuelle de la plénitude de la Lumière Divine ».

Sous le régime actuel, des jeunes hommes sont arrachés de leurs foyers et de leur pays par la volonté de la politique et de ses représentants, pour être tués en masse, sans même voir l'ennemi qui les abat, et dont les balles et les obus sont les intermédiaires entre eux et la mort. Ce n'est pas par la publication de détails horribles de la guerre, ni

par la relation de ses effets désastreux que le temps sera hâté où la proclamation résonnera « La paix sur la terre ; aux hommes de bonne volonté, les conditions propres à la réalisation de leur désir. »

La paix, qui est l'harmonie, demande une base plus puissante, une source plus profonde que celle de la peur et de l'horreur ou de l'économie politique. Cette base est la Sociologie Cosmique ; cette source, la possibilité de l'immortalité terrestre. La Sociologie Cosmique regarde l'humanité comme un seul corps : le bien-être de chaque membre est nécessaire à la santé et au développement du corps entier. La Sociologie Cosmique, pratiquement reconnaît ce fait en donnant de dues conditions d'évolution et de bonheur à chaque partie telle qu'elle est, n'essayant pas, par la cajolerie ou la force, de la transformer à la similitude de quelque membre soi-disant supérieur. L'immortalité terrestre, ou seulement son espoir nous ouvre de vastes perspectives de progrès, de connaissance, de bonheur ; car la prolongation de l'existence individuelle est essentielle à la réalisation de toute aspiration, à la force des hommes du désir, parce que le développement de l'homme et de la terre, qui est son habitation et son home, ne peut être atteint qu'à mesure que se développe l'intelligence et ce développement dépend de l'individualisation, qui elle-même dépend de la continuité de la vie individuelle des formations qui principalement vêtent et manifestent l'intelligence.

∴

L'effet de l'acceptation générale de l'axiome de la Base de la Philosophie Cosmique : « La vie est sacrée parce que la vie est le moyen de l'individualisation de l'intelligence » sera l'observance de l'unique loi de la charité qui consiste à ne pas gaspiller la force. Dans ce but, tout individu de bonne volonté, tout homme de désir cherchera à préserver

ses propres forces et à étendre cette conservation à tous ceux qui sont dans la zone de son influence, selon ses capacités et la receptivité de son entourage. L'intelligence et l'expérience prouveront que l'énergie vitale est en proportion de l'énergie et de l'équilibre nerveux comme l'énergie nerveuse est proportionnée à l'énergie et à l'équilibre psychique et mental. La tension produite par l'antagonisme de l'homme contre l'homme est la cause immédiate d'un gaspillage immense de force vitale parce que la tension d'antagonisme produit l'inquiétude et l'excitation des centres cérébral et nerveux, lesquels suivant la loi de la préservation de soi attirent à eux autant que possible, la force vitale qui sans la tension à laquelle ils sont assujettis serait plus généralement diffusée. L'harmonie est l'ordre et l'ordre est la paix intérieure et extérieure pour l'individu et pour la collectivité ; sans cette harmonie, cet ordre et cette paix, rien d'efficace ne peut être effectué pour la restitution et l'avancement vers la perfection de la terre et de ses habitants. Tout ce qui est discordant est spécialement nuisible au développement intellectuel ; en eflet, la préservation de soi est la première loi naturelle ; or l'intelligence qui, dans un entourage harmonieux, se développerait pour le bien-être de l'individualité nerveuse et physique qui la vêt, a son attention et ses efforts concentrés sur le meilleur moyen de préserver l'individualité intégrale, et la tension est si grande que le désordre et le trouble continus fréquemment amènent ce qui est communément connu comme le dérangement mental.

La considération que la vie est sacrée incitera donc le Psycho-Intellectuel ou homme évolué, duquel dépend l'évolution de moins évolués qui répondent à son influence bienfaisante, à se préserver intérieurement, c'est-à-dire en conception et en pensée, autant qu'il est possible, en harmonie, en ordre et en paix, parce que de cet équilibre intérieur dépend son équilibre aurique, duquel dépend cette influence.

Pour les hommes de désir et de bonne volonté, et qui pensent, le moyen d'éviter l'antagonisme peut être en grande mesure réalisé en se souvenant que tout être non évolué est son propre cosmos, et qu'en proportion de l'évolution est la capacité d'attirer d'autres entités, capables de réception et de responsion à notre égard, par affinité ou, en d'autres mots, par la force pathétique, qui est la plus puissante comme elle est la plus universelle de toutes les forces. Celui qui voudra se rendre apte à remplir le noble rôle d'un pacifiste fera bien de tenir en mémoire que les non évolués, qui sont leur propre centre, et qui déclinent la réception et la responsion vis à vis d'une influence, peuvent le faire non pas par obstination, entêtement ou pur égoïsme, mais par crainte que leur moi ne soit altéré, ou par le désir de répondre à quelque autre influence secrète ; même lorsque l'égoïsme est la cause du manque de réception et de responsion, il est plus charitable de plaindre plutôt que de blâmer ceux qui s'isolent eux-mêmes. En outre, nul n'est responsable pour ceux de son entourage sauf en proportion de leur réception et de leur responsion ; celles-ci entraînent une immense responsabilité, et ceci plus spécialement parce que les forces que diffuse un homme ne sont pas entièrement les siennes, mais celles que par affinité et en toute liberté il reçoit de ceux qui sont plus évolués que lui-même, ou, en d'autres mots, de ceux qui manifestent la Lumière Divine avec une plus grande plénitude de splendeur. Ainsi, si le règne de l'harmonie, de l'ordre et de la paix était établi, les forces seraient reçues et diffusées entièrement, de gradations en gradations, comme elles sont maintenant reçues et diffusées partiellement, jusqu'à ce que la loi de la diffusion soit la marque de l'homme divin et humain, qui est l'intermédiaire entre le Formateur et le formé. Si les gouverneurs des soi-disant nations civilisées et les chefs des peuples considéraient qu'un tel intermédiaire est toujours incarné sur la terre, et que son milieu est naturellement là où le naturalisme et non l'anti-natu-

ralisme prévaut, ils pourraient ne pas prétendre assumer si légèrement ou avec tant d'arrogance la supériorité mentale, religieuse, morale et sociale, encore moins sacrifier du sang et des trésors, afin de forcer les hommes leurs semblables à accepter les cultes, les codes et les coutumes non naturels avec lesquels la nécessité de la force brutale, par laquelle ils sont diffusés, prouve qu'ils n'ont aucune affinité, de peur que par hasard, dans leur zèle plus ou moins politique pour l'extension dù culte de leur Dieu incarné du passé, ils ne crucifient le Dieu Incarné du présent. En proportion de la sincérité est l'humilité et en proportion de l'humilité est la paix : parce qu'en proportion de la sincérité ou clarté est la manifestation de la radiance qui habite en nous et qui nous met à même de voir les choses telles qu'elles sont : et ceux qui jouissent de la vision Cosmique ouverte doivent nécessairement être humbles : comme la sincérité est la source de l'humilité, de même l'humilité est la source de l'harmonie, de l'ordre et du repos ou de la paix, aussi sûrement que l'arrogance est la source de l'inquiétude. L'arrogance et l'ignorance ordinairement vont la main dans la main ; de même font l'illumination et l'humilité, et le moyen le plus sûr et le plus rapide par lequel la noble armée des vrais pacifistes peut atteindre son but est l'éducation qui éclairera l'humanité à l'égard du rôle de l'homme dans le Cosmos de l'être et la conséquente valeur de la vie, parce qu'elle est l'individualisation de l'Intelligence.

Il est bon que les Psycho-Intellectuels qui se rendent compte que la vie est sacrée se souviennent que la vie terrestre est quaternaire et qu'elle est composée non seulement de ceux qui vivent sur la surface de la terre, mais de ceux qui habitent les trois raréfactions qui entourent la surface de la terre, c'est-à-dire les raréfactions nerveuse, psychique et mentale. Cette considération est d'utilité pratique parce que la non reconnaissance de cette vie terrestre, quaternaire est une cause de l'affaiblissement des forces des

degrés d'être plus raréfiés (à cause de leur non utilisation).

La connaissance de la valeur de l'individualisation du degré nerveux est spécialement essentielle, parce que avant d'atteindre l'immortalité terrestre intégrale, il est possible d'atteindre l'immortalité nerveuse individuelle.

Ces individualités, si elles le veulent, les possesseurs d'auras évoluées et équilibrées, avec lesquels elles sont en affinité, peuvent les garder en rapport avec la densité nervo-physique. Pour cette raison, les évoluateurs et ceux qui sont responsables d'autres, en proportion de leur sensitivité et par conséquent de leur faculté de réception et de responsion, devraient faire leur premier devoir et souci (ou étude) de l'acte de donner à ceux dont, en proportion de leur obéissance et de leur responsion, ils sont responsables des conditions qui les rendront capables d'équilibrer et d'individualiser le degré nerveux de leur être composé ; afin d'effectuer ce grand bien, ils doivent nécessairement avoir équilibré et individualisé leur propre être nerveux. Il y a beaucoup de membres de ménages qui tout en donnant tous les soins au bien-être physique des leurs, et qui seraient désolés s'ils n'avaient pas tout ce qu'il leur faut ou même tout ce qu'ils désirent en ce qui concerne le logement, la nourriture, les vêtements, etc., les gardent en une privation continuelle de repos et de bonheur nerveux et, partant, amoindrissent grandement leur occasion de prolonger la vie individuelle nerveuse et en même temps les privent de tout repos et de tout plaisir de la vie nervo-physique.

Toute personne de saine mentalité ou d'entité intégrale a droit à la liberté de conception, de pensée, de parole et d'action aussi longtemps qu'elle ne viole pas l'unique loi de la charité, et dans la liberté parfaite seulement se trouvent les éléments du repos nerveux et du progrès vers le perfectionnement. D'où vient la nécessité, en tous les groupements sociaux, depuis celui de la famille jusqu'à celui des nations, d'une plasticité qui laisse ample place pour le

développement d'autrui. Dans le code très ancien, duquel la soi disant Règle Bénédictine est dérivée, un des axiomes est : « Ne donnez pas votre conseil jusqu'à ce qu'on vous le demande » et l'observance de cet axiome en pensée, parole et fait, et même dans l'expression du visage et le geste, serait la panacée pour une grande partie de la soi disant nervosité qui est engendrée et nourrie par une sensation d'intervention et de répression, qui sont incompatibles avec la liberté personnelle. Le conseil et l'aide des plus évolués envers les moins évolués ne sont salutaires qu'à mesure qu'ils sont désirés; autrement ils ont l'effet de la nourriture qui peut être répugnante pour un estomac maladif, quoiqu'elle puisse nourrir un estomac sain, Une chose est certaine, c'est que si nous sommes non égoïstement désireux d'aider les autres par notre sympathie, ceux qui se pressent autour de nous pour obtenir de l'aide, du réconfort, et des conseils ne feront pas défaut : le monde est malheureusement trop plein de gens qui sont las et surchargés, pour ne pas chercher des donneurs de repos.

De plus il est essentiel, pour ceux qui en ont le pouvoir, et dont on cherche ainsi le conseil, la sympathie et le repos, de distinguer, pour leur propre bien-être et pour éviter le gaspillage de ce qui, bien employé, est très précieux, la nature et l'objet de ceux qui les cherchent ; c'est-à-dire de distinguer ceux qui cherchent des conseils, de la connaissance, de la sympathie ou tout autre bonne chose avec la volonté de l'utiliser par la loi naturelle de réception et de responsion, pour un but louable, de ceux qui cherchent la connaissance ou les conseils afin de les ruminer ou de les rejeter, et la sympathie afin de fortifier leur égoïsme : cette distinction est en accord avec la charité et la justice, puisque ce qui est précieux est rare, et doit être utilisé de la façon la plus efficace possible. Cette conservation de la force est parfaitement compatible avec la bonne volonté envers tous les hommes de bonne volonté ; mais le pathétisme est le vrai Elixir de vie et pour cette raison même, il

ne faut pas qu'il soit gaspillé par ceux qui soutiennent que « La vie est sacrée parce que la vie est le moyen de l'individualisation de l'intelligence ».

La continuité de la vie dépend d'un développement continu de germes nouveaux et un dû repos est essentiel pour un tel développement. L'excitation fiévreuse de l'âge actuel qui quoiqu'elle arrive à son comble dans le soi-disant monde civilisé, pénètre presque la collectivité de l'humanité, est directement opposée à cette condition.

L'expression si fréquemment entendue : « Je n'ai pas le temps de penser » est pleine de tristesse pour les amis de l'humanité qui l'entendent, parce que la pensée est la formation et que le développement mental est essentiel au développement individuel, sans lequel la vie perd son but comme moyen d'individualiser de l'intelligence. Les exigences à l'égard de la nourriture, des vêtements, de l'habitation, etc., etc., imposées par ce tyran suprême, la coutume, rendent actuellement le repos impraticable.

On ne peut pas s'attendre à ce qu'un mode de vie plus simple et plus naturel soit adopté en masse. C'est aux Psycho-Intellectuels qui comprennent la valeur de la vie dans sa manifestation quaternaire, de former un noyau de telle transformation, qui contribuera à ce quaternaire développement ; ce noyau une fois formé sera comme un levain qui fera lever d'abord la plus fine farine de froment de l'humanité, laquelle à son tour fera lever celle qui est moins fine puis la plus grossière, dans laquelle se trouve le son, sustentateur de la force physique.

Tout honneur aux peuples qui travaillent pour faire cesser la tuerie en masse de la guerre et à ceux qui cherchent le moyen d'arrêter les maladies multiples et cruelles qui déciment l'humanité ; mais le noble travail, s'il est couronné du succès ne ferait qu'arrêter la mortalité, et il reste à ceux qui soutiennent que la vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence, à ne pas simplement arrêter le cours de la mortalité, mais

à travailler au moyen de cette vraie science qui est le portail du palais de la sagesse, pour comprendre la constatation du dernier illuminé reconnu : « Le dernier ennemi qui sera détruit est la mortalité. »

La plus immédiate nécessité pour cette réalisation est d'enlever l'irritation perpétuelle à laquelle la croyance, le code et les coutumes assujettissent l'humanité collective et de substituer la sociologie cosmique à la classification morale et sociale non naturelle, parce que non réelle, selon les axiomes : « Il n'y a point de mal : ce qui est ainsi appelé n'est que le déséquilibre dont la cause est l'excès. Il n'y a qu'une royauté, qu'une aristocratie, celle de l'intelligence. »

(*A suivre*).

MÉDITATIONS

I

Sur la nature composée de l'homme.

II

De l'évolution des moi inférieurs et supérieurs dépend la rétrogression et la progression.

III

Sur le choix de conditions qu'on peut obtenir pour le bien-être des moi supérieurs.

IV

Sur les meilleurs moyens de dominer les moi inférieurs.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(*Suite*).

Dans la caverne souterraine dans laquelle Ionna annonça son avent, les douze veillent sur la forme nervo-physique du Kevès, de laquelle il s'est extériorisé et l'un d'eux dit à un autre — : « Ne s'est-il pas extériorisé pour qu'inaperçu et inconnu, il puisse, lui aussi, monter à cette grande fête, afin d'y être, pour les quatre qui sont nos frères, la vie de la vie, la lumière de la lumière, la puissance de la puissance, l'utilité de l'utilité ? »

Un autre répond — : « Je me réjouis beaucoup qu'il en soit ainsi, car il s'est ébruité que Necho Denus qui est parfois possédé par le puissant adversaire a envoyé certains des siens avec ordre de le chercher, et de le tuer de leurs propres mains, ou si possible de tenter celui des quatre chez lequel est la puissance, de se tourner contre lui. »

Un d'eux dit — : « J'ai souvent observé avec étonnement que celui-ci des quatre est celui qui souffre de la tentation au-dessus de tous ses frères. Pourquoi ? »

Le plus jeune des douze, qui est un parent du jeune Initié qui est des quatre, répond — : « Une nuit j'ai eu une vision ; je voyais cet adversaire, dont la puissance est grande, tel qu'il est, et voici que du *degré nerveux* de son être *jusqu'au degré mental de l'Etat nerveux* tout était déséquilibré, mais dans les Etats plus raréfiés je ne pouvais rien percevoir. Alors comme je m'étonnais, ne sachant comment cela pouvait être, je perçus que ces degrés et Etats raréfiés des Matérialismes étaient unis avec ceux de celui des quatre chez lequel est la puissance, et je fus empli d'étonnement et d'admiration, mais jusqu'à présent je me suis tu : ne parlez à personne de cette vision, car je n'ai compris qu'en partie ce que j'avais vu. Cette nuit je dormis, ayant les yeux ou-

verts. Quelqu'un s'est tenu debout auprès de moi, en vêtement blanc, et m'a dit — : « Je suis venu pour te faire savoir l'interprétation de ta vision. Sachez assurément qu'en l'homme seul est possible la rédemption de l'être intégral. » Alors je dis — : « Les paroles que vous prononcez je ne les comprends pas. »

» Il répondit — : « Jusqu'à présent, donc, ne savez-vous pas le dire d'Aba. « Le grand racheté sera le principal pionnier du triomphe du suprême Rédempteur. » Je répondis — : « En vérité j'ignore ce dire : Quel est ce suprême Rédempteur du triomphe duquel ce grand racheté sera le héraut ? »

» Il répondit — : « C'est le septième Attributal d'Adonai qui s'offrit pour la rédemption de la substance des Matérialismes. »

∴

La grande fête en l'honneur de la double traversée des constructeurs de la royale arche qui traversera l'abîme a attiré les Initiés de toutes les parties de la terre à la cité de la paix. Jamais auparavant dans la mémoire des hommes ils ne se sont attroupés vers la cité sacrée comme maintenant, et, de temps en temps, en se rencontrant, ils s'enquièrent l'un auprès de l'autre : « Celui que nous cherchons est-il au milieu de nous ? Personne a-t-il vu Ionna, l'annonciateur qui proclame son avent ? » mais aucun ne peut répondre. Plusieurs bruits circulent, entre lesquels celui qu'il est venu à la cité sacrée secrètement, afin de voir — et même de communiquer avec certains des Initiés, mais qu'il ne se manifestera pas en raison de la haine de ceux qui cherchent à le tuer. Toujours lorsque cette question est posée : « Avez-vous vu le Kevès de Brah ? » La réponse est : « Pas un de nous ne l'a vu » quelques-uns disent — : « Celui des quatre, chez lequel est la puissance, n'est-ce pas lui en vérité ? »

∴

Il est de bon matin, et c'est l'heure de rompre le pain. Celui à l'égard duquel les Initiés ont ainsi questionné, celui qui a reçu l'être plus raréfié du grand déséquilibré est assis avec le jeune Initié dans une chambre haute au côté nord de la Cité de la Paix. S'adressant à son compagnon il dit — : « Cette nuit, dans une vision, quelqu'un à la similitude de l'homme, brun et beau, se tenait debout auprès de ma couche, et m'appela non pas par le nom de mon père ni par mon nom initiatique, mais par le nombre, lequel nombre est cinq ; et quand il m'eut ainsi appelé cinq fois, je me levai et je lui demandai : « Pourquoi m'appelez-vous par ce nombre ? » Il répondit — : « Parce que c'est le nombre de la passivité dont vous avez jusqu'ici manqué, et parce que je vous donne un nouveau nom de cinq nombres. lesquels nombres sont 20. 10. 80. 1 et 300 ; car tu es désormais comme un signe du souffle qui procède de la bouche semblable à des flammes de feu. »

Je compris la signification de ses paroles et me souvenant de ce conseil de Celui à qui je suis, que je ne devais pas chercher la tentation, je désirai méconnaître la présence de celui qui m'appelait ainsi, mais lui, sachant ma pensée, dit — : « Ne sois pas troublé. Je suis ici pour t'aider et non pas pour te tenter. Dis-moi : Aimes-tu le Kevès de Brah plus que tout autre chose ? » Et quand il eut posé cette question quatre fois sans que je lui aie répondu, il dit doucement :

— : « Si ta volonté est avec ma volonté, offrons-nous pour l'amour de Celui qui est le salut des Initiés qui ont besoin de lui comme véritable homme sur la terre. « Comme il parlait, un sommeil calme mais profond m'envahit et quand je m'éveillai, le jour venait. Alors je me levai et j'allai dans la cour pour me baigner la figure, et comme je me penchais au-dessus de la source, voici que c'était la figure du Kevès qui y était réfléchie. C'est pourquoi je t'ai cherché de très bonne heure, car je me dis : « Peut-être à cause de la présence de celui que j'ai vu dans une vision

de la nuit, suis-je sujet à l'illusion », mais quand vous êtes entré et avez baisé mes pieds et reposé votre tête contre eux, je sus que le reflet des eaux de la source était réel et vrai. » Le jeune Initié murmure doucement comme en lui-même — : « C'est l'œuvre du Grand Rédempté. » Mais Chph-ash n'entendit pas ses paroles.

∴

C'est le quatrième jour de la fête et de toutes parts, dans la Cité, les Initiés s'attroupent vers le grand temple, car Necho Denus a annonçé : « Nous avons trouvé le Kevès, voici qu'il enseigne dans le temple et trois des siens sont avec lui. »

Celui chez qui est la puissance parle aux peuples qui remplissent non seulement le temple, mais les cours et les bosquets qui l'avoisinent. Ses paroles sont comme du feu qui chauffe, réjouit, et purifie. Et il leur dévoile les trésors cachés de la Tradition. Toujours la première phrase de chacun de ses discours est — : « Le moi est votre Dieu » et tout le monde s'étonne en disant — : « Comment se fait-il que cet homme nous fait savoir la signification de la Tradition que nous-mêmes n'avions jamais apprise ? » Certains chefs vont le trouver et le questionnent.

Il répond — : « Cet enseignement n'est pas le mien mais vient de celui à qui je suis ; si quelqu'un unit éternellement sa volonté à la volonté de l'Eternel, il conçoit, pense, parle et agit non pas de lui-même. mais selon cette volonté. Celui qui ainsi cherche non pas sa propre gloire mais la gloire de Celui qu'il manifeste, est digne de foi, vu qu'en lui l'injustice ne demeure pas.

∴

C'est la nuit, Necho Denus et certains de ses partisans viennent secrètement à Ch-ph-ash et demandent — : « Qui êtes-vous pour nier notre loi que nos ancêtres ont reçue du Retiré de la plasticité, en proclamant qu'il n'y a qu'une

loi, celle de la charité ; qu'il n'y a qu'une Parole Divine : « Le moi est votre Dieu ? »

Il répond — : « Une parole seulement fut révélée au Retiré de la plasticité. Quant aux lois qui sont faites par l'homme et que vous imposez à l'homme, vous-même ne les observez pas. »

Necho Denus dit — : « Prouvez que nous n'observons pas la loi. »

Il répond — : « Il est écrit : Vous ne tuerez pas, car la vie est sacrée, parce qu'elle manifeste la lumière ou Intelligence. Cependant vous complotez comment vous pourrez, sans danger pour vous-mêmes, prendre ma vie. » Necho Denus répond : — » Nos voyants ont vu que vous êtes possédé par le déséquilibré, et il est écrit dans notre loi : « Vous ne permettrez pas à un possédé de vivre ». Exécutez devant nous quelque merveille pour que nous sachions si vous êtes envoyé de Dieu. »

Il répond — : « Si nous exécutons devant vous ce qui vous paraît merveilleux, vous direz que cela est fait par une puissance adverse. »

Necho Denus répond — : « Les œuvres de l'adversaire ne sont pas comme l'œuvre Divine. Nous te dirons ce que tu feras si tu nous suis. »

∴

Necho Denus et Ch-ph-ash traversent un vaste bâtiment, hors de la cité, dans lequel sont assemblés beaucoup de gens qui sont affligés de diverses maladies. Là se trouvent des sourds, des muets, des aveugles, des impotents, des paralysés, qu'aucun médecin n'a pu guérir. Comme ils passent, tous ceux sur qui l'ombre de Ch-ph-ash tombe sont guéris : Alors en voyant que les sourds entendent, que les muets parlent, que les aveugles voient, que les impotents marchent et que les paralysés se lèvent, ceux qui ont charge des affligés les apportent de près, pour que l'ombre de Ch-ph-ash tombe sur chacun d'eux. Lorsque tous sont

guéris et qu'ils louent et rendent grâce, le visage de Necho Denus s'assombrit de colère et il sort brusquement, suivi de Ch-ph-ash. Comme Necho Denus joint ses disciples qui le rencontrent aux portes de la Cité, il indique Ch-ph-ash de son doigt et dit — : « J'accuse cet homme de la violation d'une de nos lois les plus sacrées. Il a fait des guérisons, le jour du repos. » Ch-ph-ash dit — : « En cette époque de repos même de la septième classification vous êtes zélé pour exécuter des rites et pour mettre en pratique des lois qui ne vous furent pas données par le Retiré de la plasticité, mais par vos pères qui se sont révoltés contre lui et ont cherché à le tuer comme vous cherchez à me tuer : et vous m'accusez, parce qu'en ce jour, j'ai donné du repos à ceux qui ne pouvaient pas reposer à cause de leurs souffrances ; j'ai selon votre demande exécuté une œuvre en votre vue et même pendant que vous vous émerveillez et enviez cette puissance, vous m'accusez et me jugez. Ne jugez pas selon votre impulsion de colère, mais, si vous jugez, jugez justement. »

Comme ils entrent dans la cité, des hommes questionnent en disant : « L'homme qui est avec Necho Denus n'est-il pas celui qu'il voudrait faire mettre à mort ? et voici qu'il parle avec lui librement, et il ne fait rien. A-t-il été convaincu qu'il est en vérité l'Oint ? »

Quelqu'un répond — : « Cet homme est né en Galilée : lorsque l'Oint apparaîtra, nul homme ne saura d'où il vient. » Ch-ph-ash l'appelle et dit — : « Vous déclarez à vos compagnons que vous savez d'où je viens : il peut en être ainsi ; mais vous ne savez pas d'où est celui qui m'a envoyé et que je représente. »

Comme il parle ainsi, à un signe de Necho Denus, l'homme et ceux qui sont avec lui essaient de saisir Ch-ph-ash, mais ils sont incapables de l'approcher ; ce que voyant, beaucoup de personnes questionnent en disant — : « Quand l'Oint apparaîtra, sera-t-il capable de faire des merveilles plus grandes que celui-ci ? » Alors un des messagers qui

furent envoyés par Ionna et qui est un voyant porte témoignage : « Celui-ci est en vérité, l'Oint, car je vois sa lumière d'aura que je connais. »

Il dit cela, ignorant que c'est la lumière aurique de l'être nerveux du Kevès qui environne Ch-ph-ash qu'il voit.

Une multitude incitée par Necho Denus se presse autour de Ch-ph-ash comme les assistants se disent les uns aux autres — : « Les Initiés d'Ionna estiment que la vie est sacrée et font du bien à tout le monde de bonne volonté et du mal à personne. Ceux de la hiérarchie adverse influencent le peuple par la crainte.» C'est pourquoi, quoique plusieurs raisonnent et demandent : « L'Oint fera-t-il des œuvres plus grandes que n'en fait cet homme ? » ils craignent de le défendre. »

Ch-ph-ash constatant que la foule se presse autour de lui, s'écrie à voix haute — : « Vous que j'ai reçu comme une flamme vivante, souffrirez-vous que cette habitation soit démolie par de tels que ceux-ci ? Je ne sais pas d'où vous venez, ni si ce corps est transformé, où vous vous en irez. »

Une voix répond — : « Je suis encore avec vous pour un peu de temps ; puis si vous me cherchez, vous ne me trouverez pas, car vous ne pouvez pas venir où je suis. » La multitude en entendant ces paroles qu'elle croit prononcées par Ch-ph-ash se dit, les uns aux autres — : « Où ira-t-il ? que nous ne puissions pas le trouver ? Quelle est la signification de cette parole ? »

Comme ils questionnent ainsi, et comme Ch-ph-ash continue à parler à haute voix, il semble à ceux qui se pressent contre lui que chaque mot devienne une flamme qui les brûle et ils s'enfuient en terreur, laissant Ch-ph-ash seul, et nul homme ne cherche à le molester.

∴

Sous l'ombre des sycomores qui bordent la principale

rue, quelques hommes de bonne volonté conversent ensemble; l'un d'eux dit à ses compagnons — : « Ce que ceux qui se pressaient contre cet homme pour le molester ont sentienté comme des flammes qui les brûlaient, était pour nous comme l'eau froide et pure qui rafraîchit dans la chaleur de la journée. »

Un autre répond — : « J'entendis une voix qui parla en disant : Si quelqu'un a soif qu'il boive ; quiconque recevra cette eau est pour ceux avec lesquels il est en affinité, comme un puits d'eau dont la source est éternelle, inépuisable. » D'autres en entendant cette parole se disent les uns aux autres — : « Assurément cet homme est l'Oint, ou Elie ou le Grand Prévoyant. »

Comme ils s'étonnent à son sujet, quelqu'un qui a de l'autorité dit — : « Cet homme est de Galilée : Il est reçu de la Tradition que celui que nous attendons sera de la race royale des gardiens de troupeaux. »

On répond — : « Il y a une tradition plus ancienne que celle dont vous parlez, qui soutient que le Libérateur victorieux sera de l'ordre de l'union entre quaternaire et quaternaire : c'est pourquoi son signe est DVD. En vérité, celui qui sera capable d'unir les Etats intégraux, dont chacun est composé de quatre degrés, sera le Restituteur, le Vainqueur final sur le déséquilibre, mais ce n'est pas lui qui s'offrira pour l'homme ; une tradition décrit le Restituteur comme un vainqueur ceint de l'épée à deux fils de la charité et de la justice devant laquelle tout ce qui est adverse est assujetti ; et l'Holocaustal comme un agneau mené à la tuerie, dont l'humiliation même exempte de tout jugement ceux pour qui il s'offre. »

Quelques-uns raisonnent encore — : « Cet homme dont la parole, radiante comme des flammes, a mis en fuite ses ennemis est assurément le Restituteur attendu. » D'autres répondent en disant — : « Celui qui est venu parmi nous presque seul n'est pas le Vainqueur, mais le Kevès qu'Ionna annonça, qui s'offre pour expier la transgres-

sion, et pour renouveler nos forces par l'infusion des siennes. »

Et il y a division entre eux.

∴

LE REPOS DU KEVES

Le Keves se repose du repos de l'assimilation après que son degré d'être nerveux est rentré dans son enveloppement nervo-physique, puis il se rend du sommet de la montagne à un grand bosquet d'oliviers, au milieu duquel coule un clair ruisseau d'eau tellement pure et d'une vertu si excellente qu'il fut appelé le ruisseau Ced-rom (1). Le Keves ayant passé Ced-rom se repose et dans le repos monte les gradations qui mènent vers l'équilibre qui est la paix parfaite. Or comme il repose ainsi, son aura devient radiante, d'une radiance pure et blanche comme la neige nouvellement tombée sur les hauteurs montagneuses, de sorte qu'elle est comme une classification : en effet, seulement ceux dont l'être quaternaire est équilibré peuvent y entrer.

Quand ceux qui le peuvent se sont assemblés autour de lui, ils chuchotent les uns aux autres : « Il dort, reposons-nous avec lui pour que nous puissions recevoir de sa splendeur aurique. »

Comme ils reposent, le Keves parle en disant : « Ayant la sustentation et la couverture, soyez en contents. Ne travaillez pas mentalement ou psychiquement pour aucune sustentation sauf pour celle qui vous rend immortels. »

Un de ceux qui reposent avec lui dit :

« Donnez-nous, nous vous prions, cette sustentation pour que nous vivions à jamais. »

Le Keves répond : « Pour chaque homme le moi est le

(1) La pluie d'en haut.

moyen de cette sustentation ; celui qui évolue le moi ne souffre ni de la faim ni de la soif, à jamais. Celui qui répond à la Lumière Divine qui est en lui et qui est celle de son origine, ne peut pas subir la perte de l'individualité. IE, de qui est Kahi, fut apporté de densité en densité par l'Equilibrateur, non pas pour souffrir de l'isolement entraîné par le fait de suivre la volonté des moi inférieurs, mais pour répondre à la volonté de l'Origine attributale de Celui qui l'apporta de densité en densité ; cette volonté est qu'aucune individualité ne soit perdue, mais que même ceux qui subissent la séparation de l'être soient revêtus pendant les époques du temps qui précèdent celle du sans temps. C'est la volonté d'Adonai, que tout le monde manifeste la radiance de l'Holocaustal, le Procédant Attributal, et soit par conséquent intégralement immortel, c'est-à-dire qu'il soit restitué dans l'intégrité de l'être, avant que le temps soit perdu dans le sans temps. C'est par l'unité pathétique du moi avec la Lumière qui est son Illumination, que cette conservation ou restitution s'accomplit. Il est reçu que Sheth prophétisa : « Ils (l'homme, Aish) seront tous instruits par l'Illumination Divine. » Tout homme qui sentiente l'illumination de son Origine cultive le moi qui en est le vêtement et la manifestation. Nul homme ne peut sentienter le Sans Formes. Ceux seulement qui sont des forces primaires manifestées du Sans Formes peuvent sentienter le Sans Formes. En vérité, en vérité, Celui qui cultive le moi est immortel. Le moi supérieur est l'intermédiaire entre la Lumière Divine et les autres moi. Autrefois, comme à présent, il y eut ceux qui, étant sur la terre, méprisent leur être physique et ne cherchent que les moyens de se sustenter avec la sustentation propre aux états plus raréfiés.

» C'est pourquoi, pour leur sustentation, l'état physique est comme s'il n'était pas. La vraie sustentation Divine est celle que le moi supérieur revêt et manifeste. La sustentation qui peut donner l'énergie éternelle, même au degré

d'être le plus dense : du développement du moi dépend la restitution et le salut du monde.

» Vous êtes hommes et fils d'hommes, et, à moins que le plus dense degré de votre être ne soit soutenu par la sustentation qui est en vous, vous ne pouvez pas jouir de la continuité de la vie intégrale, car cette sustentation est la vie des forces sanguines et les forces sanguines sont la vie des corps. A part cette sustentation, vous n'avez aucune vitalité durable. Ceux qui sont ainsi sustentés intégralement par la réception et la responsion sont un avec l'Illuminateur, dans l'intégrité de leur moi. Voilà la vraie sustentation céleste, et celui qui est ainsi sustenté est immortel. »

Un des assistants dit :

« C'est là un enseignement difficile. Qui peut le comprendre ? »

Le Keves répond :

« Trouvez vous cet enseignement trop dur pour vous? Que direz-vous donc, si vous voyez l'homme (Aish) s'extérioriser et monter et descendre, allant et venant, au lieu et du lieu de son origine ? C'est l'intelligence qui éclaire. La vie non intellectualisée de la chair n'est pas de grande valeur. Je parle à vous qui avez passé de la vie à l'intelligence sans quoi vous ne pourriez pas comprendre. Nul homme ne peut s'évoluer, sauf en proportion de son union avec son origine.

» La Lumière ou l'Intelligence est l'illumination du moi. Celui qui suit le moi intellectuel ne peut pas demeurer dans l'obscurité, car l'intelligence est l'illumination de la vie. L'évolution du moi est l'ouverture de la porte de tout germe cloturé. Tout ce qui altère le moi cherche à voler la Lumière Divine de sa splendeur qui y est renfermée, mais ceux qui sont de bonne volonté ne font pas attention à de tels voleurs. Le moi est la porte. Si quelque homme entre par le moi, il peut s'extérioriser et s'intérioriser, et dans toutes les raréfactions et densités, il peut trouver la susten-

tation. Tous ceux qui cherchent à venir avant le moi sont des voleurs de la Divinité que le moi revêt et manifeste, et les meurtriers et les destructeurs du moi. Le développement du moi donne la Lumière et la Vie de plus en plus pleinement. L'Habitant du moi qui est le principal gardien du troupeau est l'Evoluateur qui a offert la personnalité qu'Il avait assumée pour la collectivité des formations. Au moi est unie son origine par le pathétisme. Par le pathétisme est diffusée l'origine dans le moi : par l'intelligence le moi manifeste son origine. Tout moi évolué évolue d'autres habitants de la double clôture pour qu'il y ait une seule entrée et un seul gardien de troupeaux.

» Par l'affinité pathétique, Adonai m'a choisi pour que je sacrifie ma personnalité, en union avec l'Holocaustal, en infusant mes forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale pour le développement de la vie germinale. Nul homme n'exige ceci de moi. Je fais ceci de ma propre volonté. J'ai le pouvoir de sacrifier ma personnalité, et j'ai le pouvoir de la reprendre, selon la volonté de mon origine. »

Les ombres de la nuit voilent la scène et comme ceux qui cherchaient le Keves passent de repos en repos, ils reçoivent des forces quaternaires de l'émanateur à l'aura radieuse immaculée, de sorte que leurs auras aussi deviennent blanches comme la neige qui couronne les hauteurs montagneuses sous les étoiles luisantes qui parsèment le Lil et la passivité de douleur.

Au temps où l'archer lance (des flèches) de jugement (1) un certain homme de la famille (ou ordre) de ceux qui ont puissance sur la rapidité, qui était de la maison des souffrants, tomba malade et deux passives de la maison (ou ordre) qui connaissaient la demeure du Keves vinrent le chercher et dirent : « Celui que vous aimez est malade. »

Il répondit : « Cette maladie n'amènera pas la dissolution ; n'est-il pas des quaternaires ? »

(1) Eorh signifie lançant, d'où vient Archer.

Le Keves ne s'en alla pas avec elles mais resta où il s'était reposé.

Lorsqu'elles furent parties il dit à ceux qui étaient avec lui : « En cette saison, un homme peut marcher dans le jour sans broncher, parce qu'il perçoit la lumière qui éclaire le monde physique ; mais si un homme travaille dans la nuit, il peut broncher à moins que son être nerveux ne soit illuminé par la radiance Divine qui est en lui. »

Ces paroles, il les dit à propos de celui qui était malade et il ajouta :

« Notre ami Lazare dort, parce qu'il est blessé d'une rapide (flèche) de l'Archer. Je vais l'éveiller. »

Quelqu'un répond : « S'il dort, c'est bien ; car le sommeil est un puissant guérisseur. »

Le Keves répondit : « Son être nerveux est parti de l'être physique, et je suis bien aise, à cause de vous, de n'avoir pas été là pour le protéger, afin que vous acquerriez de la connaissance. En activité (10) et en passivité H (5) (15) il n'est pas entré dans la cité de la paix ou de l'équilibre ; c'est pourquoi il est blessé. Il a été dans la tombe depuis quatre jours néanmoins le sous-degré de son être nerveux est là avec lui ; par conséquent son être nerveux peut lui être restitué, et il peut ressusciter. »

Un de ceux qui l'accompagnent répond : « Avant que le temps soit perdu dans le sans temps, tous ceux dont la mentalité même est individualisée seront revêtus. »

Le Keves répliqua : « L'individualisation du moi est le gage de la résurection à la vie individuelle. Celui dont les degrés quaternaires de l'état physique sont individualisés ne peut pas connaître la dissolution, et la restauration de notre ami vous prouvera qu'à l'aide de ceux avec lesquels se trouve la puissance et la connaissance, ceux qui ne sont pas encore parfaitement individualisés, quoiqu'ils paraissent être désincarnés peuvent néanmoins être restitués à la vie intégrale. Comprenez-vous ceci ? »

Celui que le Keves questionne ainsi répond : « Je comprends que vous êtes le Keves de Brah, le Moi qui est pour ceux qui reçoivent ses forces la résurrection et la vie. »

Le Keves ne va pas à la tombe où gît celui qu'il aime mais à son habitation d'autrefois : comme il approche, une des passives qui l'avaient cherché dans l'endroit de son repos vint à sa rencontre en disant :

« Il est trop tard ; notre frère gît dans la tombe depuis quatre jours, et la décomposition ravage son corps qui n'était pas embaumé parce que nous attendions votre venue d'heure en heure. »

Le Keves ne répond pas, mais appelle à haute voix : « Mra. Mra ! » La porte de la maison s'ouvre et une passive d'une beauté excellente vient en courant avec empressement à sa rencontre en disant : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Et elle pleure pitoyablement.

D'une voix pleine de compassion et de tendresse, le Keves dit : « Ne pleurez pas, mais venez me montrer où vous l'avez étendu. »

Comme ils s'approchent du sépulcre, la lourde pierre qui le couvre est soulevée par des mains invisibles pour ceux qui les ont suivis et qui se tiennent debout, éloignés, en regardant. Le Keves prend la main droite de Mra dans sa main droite et la dirige dans une direction oblique, en haut, vers le sud sud-ouest : graduellement un chemin violet traverse les nuages. La figure du Keves est très pâle et la sueur tombe de sa figure sur le sol ; mais il ne bouge, ni ne parle : et maintenant un chemin de violet composé de rayons saphirins et roses lumineux descend au côté gauche du chemin violet, montant ; et puis, descendant sur le chemin, s'approche la forme nerveuse de celui dont la forme nervo-physique gît dans la tombe. Une joie immense illumine le visage blanc de l'Evocateur et il s'exclame d'une voix basse qui tremble d'émotion : « Je me réjouis de ce que tu m'as entendu et de ce que tu m'a répondu ».

Puis, à voix basse de sorte, que seulement la sensitive entende ses paroles, il ajoute : « Je sais que vous m'entendez toujours, mais je parlais ainsi pour que ceux qui se tiennent debout en regardant sachent que j'agis non pas de ma propre puissance seulement, mais avec celle de quelqu'un qui est plus grand que moi ».

La forme nerveuse est entrée dans son aura, et à présent il appelle à haute voix : « Sortez de là », et celui qui avait été dans la tombe depuis quatre jours, entortillé de linge fin et d'aromates, celui que ses amis et ses parents pleuraient comme mort, mais dans les centres vitaux duquel le sous degré de l'être nerveux demeurait, se lève à son appel, et sort, libéré du long emmaillottement de linges qui l'avait lié de la tête aux pieds, ne portant qu'une longue robe de toile blanche et la fine serviette blanche qui couvrait sa tête et son visage. Le Keves crie aux veilleurs qui se tiennent debout dans le chemin, entre la tombe et l'habitation du ressuscité : « Divisez-vous pour qu'il passe vers sa demeure en liberté. Veillez à ce que nul homme ne le touche. »

Quand la nouvelle de cette résurrection s'est répandue, une grande multitude s'attroupe vers le lieu, afin de trouver celui qui avait exécuté ce qu'elle pense être un miracle. C'est pourquoi il se retire au désert, avec ceux qui s'étaient reposés avec lui ; puis celles qui étaient unes avec eux, en dualité d'être, y viennent, de sorte qu'ils forment le noyau d'un groupement, qui graduellement s'agrandit en une grande cité. Lorsqu'ils se sont reposé là pendant sept jours et leurs enfants avec eux, la passive sensitive qui avait aidé le Keves en son œuvre de résurrection vient à eux en sommeil, suivie d'un blanc et bel animal à corne unique : et ils se réjouissent grandement et font une grande fête en leur honneur.

Lorsque la fête est terminée, Mra s'éveille du sommeil, et celui à la corne unique disparaît et on ne le vit plus. Alors ils se disent les uns aux autres : Quelque être raréfié, qui

est l'ami de l'homme, protégea et amena cette grande passive ici. Et ils appellent ce lieu Eph-r (1).

Au dernier jour de la fête, le Keves parla à ceux qui étaient avec lui disant : « Le temps viendra où les hommes, les fils des hommes seront restitués en leur première gloire et en leur premier honneur, et où les hommes de l'évolution participeront à leur gloire. Un grain de froment qui est semé dans la terre est perdu de vue, et est comme s'il n'était pas. Néanmoins, enterré dans l'obscurité il germe pour produire de la graine au centuple : il en est de même pour les principaux parmi les hommes, ils disparaissent et sont comptés par les ignorants comme morts. Néanmoins ils vivent et produisent du fruit abondamment, pour que la moisson soit riche : car bien qu'ils aient passé au-delà du voile, ils sont des travailleurs, ensemble avec nous. pour l'Avent de la Restitution. Il y a des personnes qui enseignent que la vie intégrale doit être méprisée, et ceux qui ainsi méprisent leur vie la perdent ; mais nous savons sûrement que pour ceux qui préservent intact leur degré d'être nervo-physique, tous les degrés et états de leur être sont éternels. Que ceux qui savent la valeur de l'individualisation du Moi intégral suivent leurs conceptions les plus élevées, pathétiques et intellectuelles, comprenant que là où les conceptions conduisent, suivront les pensées, les paroles et les actions. Celui qui cultive le moi pathétique et intellectuel honore la Lumière divine, dont celui-ci est le vêtement et la manifestation. »

LE CONCILE DES ILLUMINÉS

C'est l'Ile de Lumière ou Intelligence, dans le penenim de la mer du sud. Dans une chambre centrale du home de l'Ordre sacré, douze hommes sont assemblés, les chefs des douze branches dont le Home du Penenim de la mer

(1) La belle union.

du sud est la tige, tige dont les racines pénètrent l'habitation de la multiplicité, dont le fruit est duodénaire et dont les feuilles sont pour la guérison des nations.

Comme les douze chefs s'étendent en cercle ouvert, regardant l'Orient, une lourde tapisserie s'écarte et le chef des Illuminés de l'Ile sacrée entre et s'étend dans l'ouverture du cercle, le visage tourné vers l'ouest.

« Salut ».

Douze voix prononcent le mot de bienvenue simultanément, et il répond :

« A vous la plénitude ».

Après un bref silence il dit : « Assurément celui qui nous a quittés, il y a douze lunes est désigné comme l'homme des douleurs, comme celui qui en union avec le Suprême Holocaustal terrestre est hiérarchiquement élu pour sacrifier sa personnalité afin que ses forces soient infusées dans ses frères capables de leur réception, afin que l'ordre sacré ne périsse pas, en raison de la diminution des forces ; et ceci, de nécessité, de peur que ceux qui sont contre nous ne prévalent et que notre place ne nous connaisse plus.

Ceci, je le dis non pas de moi-même, mais comme représentant du Chef invisible qui est l'intermédiaire voilé entre nous et notre formateur, qui est de l'Holocaustal, qui est de la Cause Cosmique des Matérialismes qui est des forces manifestées du Sans Formes.

En outre, cet homme ne s'offrira pas pour nous seulement, mais pour tous ceux qui manifestent l'Illuminateur, afin que nous soyons un comme l'Illuminateur est Un. »

Un des Initiés demande : « Où est cet homme qui est le Keves de Brah ? »

Le chef répond : « Il est dans le désert et devant le peuple il n'exécutera plus de merveilles, car il est voilé ; mais en son nom et en sa similitude, celui en qui se trouve la partie la plus dense du grand racheté, exécutera des merveilles, car il n'est pas voilé ; et qui sait s'il ne peut s'offrir en sacrifice pour la satisfaction des peuples, qui à cause de

la vulgarisation de la tradition, s'attendent à cette époque a ce que quelqu'un s'offre en holocauste pour eux. »

∴

C'est la première fête de la nouvelle lune après la résurrection de celui de la maison du quaternaire, et on célèbre en son honneur une grande fête à laquelle seulement les Initiés et les proches parents sont présents.

Comme les hôtes s'étendent en leur ordre autour de la table de fête et que le ressuscité est sur le point de bénir le vin et de rompre le pain, la passive sensitive qui apparut dans le désert entre et s'écrie à haute voix : « Voici que l'élu vient ». Sa sœur répond : « N'ai-je pas voulu laisser le siège d'honneur vacant et conseillé à mon frère d'attendre un peu, avant de bénir le vin et de rompre le pain ? »

Comme elle parle ainsi, la lourde tapisserie qui voile l'entrée de l'est s'écarte et le Keves entre, vêtu d'un long vêtement de fine toile blanche, ceint d'une cordelière de chanvre.

Comme il entre, simultanément sort des lèvres de l'assemblée la salutation : « Salut ». Mais c'est Ion qui suit le Keves et non celui-ci qui répond :

— : « Au nom de celui qui est avec vous, et qui est plus grand que moi, à vous la plénitude ».

Le Keves ayant pris sa place avec Ion, qui se tient debout à sa main droite, ne bénit pas le vin et ne rompt pas le pain comme a coutume de le faire le maître de la fête, et ceux qui le surveillent et qui voient son visage pâle jusqu'aux lèvres et que des gouttes de sueur parsèment son front savent qu'il infuse dans le pain et le vin ses forces et que la plénitude qu'ils recevront en proportion de leurs capacités de réception et leur responsion est de son propre être.

Après quelque temps, il tombe sur la couche, et pendant qu'il demeure immobile et silencieux, comme quelqu'un

qui est en sommeil, Ion offre premièrement le calice de vin et le pain aux autres membres de leur Hiérarchie sacrée, en leur ordre de rang, et ensuite Ion distribue ce qui reste de pain au reste de l'assemblée. Comme il donne à chacun à boire du vin, il dit — : « Prenez du vin qui est le véhicule des forces sanguines de l'holocaustal humain et divin » ; en distribuant le pain à chacun, il dit — : « Qoique le pain soit rompu, cependant il est d'un même pain et perméé d'une même puissance. Ainsi, étant plusieurs, cependant nous sommes un dans l'unité Divine. »

Alors de leur propre gré ceux qui ont participé au pain qui restait, à un signe du ressuscité se lèvent et se rendent avec lui à une chambre à part; la sœur du ressuscité qui restait avec lui dans la maison veille à ce que les domestiques les servent. Et ils s'y reposent ensemble, sans avoir besoin de la lumière d'aucune lampe, car l'aura du ressuscité répand sur eux une douce radiance chaude. Aussitôt que ceux qui ont bu du calice sont seuls avec le Keves, ils se reposent dans le repos de l'assimilation, afin que rien des forces qu'ils ont reçues ne soit perdu, et comme ils se reposent, ils s'aperçoivent qu'une lumière descend sur lui pendant son sommeil, de forme semblable aux rayons du soleil qui parait comme divisé lorsque des nuages voilent en partie sa radiance : ce sillon de clarté est d'un vert de quatre nuances, se nuançant du vert des jeunes feuilles de l'olivier à celui de l'herbe des prairies nouvellement poussée; en mentalité, sans son de paroles, ils s'entretenaient les uns avec les autres — : « Cette clarté provient-elle d'Adonai ou de quelqu'un avec qui cet homme est en affinité, ou vient-elle plutôt des états plus raréfiés de son propre être ? Quoi qu'il en soit, c'est pour le renouvellement de ses forces par la vitalité infusée, reçue par affinité par les degrés quaternaires de son être nervo-physique, qu'est cette radiance. »

Et maintenant la passive sensitive de rare beauté qui suivit le Keves dans le désert et qui le précéda et annonça sa venue à la fête, entre en portant dans ses mains un vase

précieux d'albâtre blanc pur, scellé. S'approchant de la couche sur laquelle le Keves repose dans la radiance verte, elle brise le goulot du vase d'albâtre et oint ses pieds du nard rare et précieux ; toute la chambre est remplie de son parfum ; ensuite de ses cheveux, non liés en signe de virginité, longs et abondants qui ont la couleur d'or de la soie non tissée, à la clarté solaire, elle essuie ses pieds ; elle les baise et elle s'y repose, et comme elle repose ainsi, graduellement, les rayons verts sont suffusés d'une douce radiance irisée qui devient plus brillante jusqu'à ce qu'ils cachent le Keves à la vue, comme un brillant arc-en-ciel voile les collines qui sont derrière lui ; quand la lumière irisée se relève, il n'est plus visible. Quant à ceux qui ont bu du calice, au moment où la lumière d'arc-en-ciel descend, un repos extatique les pénètre ; maintenant, en s'éveillant, ils s'aperçoivent que la couche sur laquelle le Keves reposait est vide : il n'y a plus là que la belle tête qui repose où ses pieds ont été ; se levant, ils s'en vont chez eux, en silence et en s'émerveillant.

A la première légère teinte rouge de lumière, une forme gracieuse traverse le désert, suivie de l'être à une corne : sa robe qui est d'une pure blancheur est ceinte d'une cordelière couleur d'azur et ses cheveux, couleur d'or de la soie non tissée, la couvrent comme d'un manteau en ondulations telles que les ondes de l'orge barbue mûre, lorsque la brise passe dessus, à la veille des jours de moisson. C'est la passive sensitive de la maison quaternaire ; en poursuivant son chemin, elle laisse sur la duelle trace le rare parfum du nard, parfum tellement rare que dans les tentes les habitants à qui le vent montant du matin la porte, disent : « Assurément c'est le souffle de l'ange fructificateur, qui en ce temps descend et plane sur le désert, afin que les sources endormies des eaux s'éveillent et s'élèvent. »

Au point du jour, les hôtes qui suivirent le ressuscité se lèvent aussi pour partir ; s'apercevant qu'il dort, ils sortent

en silence, doucement, mais en voyant la passive qui veilla à ce que les domestiques les servissent, à la porte de la chambre avec ses suivantes, l'un des hôtes lui parle en disant :

— : « Nous voudrions voir l'Elu avant de partir d'ici. »

Elle répond — : « Venez le voir ».

Comme ils entrent dans la chambre où ils ont soupé ensemble, ils s'aperçoivent qu'elle est vide, sauf celui qui repose sur la couche où le Keves s'était reposé, lorsque la grande passive sensitive avait oint ses pieds, et ils s'émerveillent du parfum qui emplit la chambre. Supposant que celui qui est étendu sur la couche est le Keves, et voyant le vase couteux d'albâtre brisé par terre, ils se disent les uns aux autres : « Pourquoi le vase est-il brisé ? pourquoi le nard coûteux est-il versé ? »

Celui qui est à la similitude du Keves répond — : « Ne savez-vous pas que celle qui brisa le vase et versa le nard est prévoyante ? N'est-il pas légitime d'oindre ceux qui paraissent être sur le point de subir la transition, avant qu'ils ne partent d'ici, comme il se peut qu'ils se recouvrent ? »

L'un d'eux réplique — : « Ce vase de nard précieux aurait pu être vendu et le prix donné aux pauvres. »

Il répond — : « Les pauvres, vous les avez toujours avec vous ; le Keves, vous ne l'avez pas toujours. »

Comme ils parlent ainsi, un groupe des principaux disciples de Necho Denus s'approche de la maison et demande à voir ensemble le Keves et celui qu'il ressuscita ; comme ils attendent sous le porche ils sentent le nard, et il est pour eux comme ce qui produit une faiblesse et une perte de force. Et ils se disent les uns aux autres.

— : « N'est-ce pas le nard dont il est écrit : « Sa saveur est la vie pour ceux en qui se trouve la vie, et la mortalité pour les enfants de la mortalité. » et ils s'émerveillent. Or comme ils se retirent du porche et se tiennent debout dans le jardin, parce qu'ils ne peuvent pas supporter le parfum du nard, ils s'entretiennent ensemble sur le moyen de pré-

valoir contre le Keves et contre celui qu'il a ressuscité, pour les oter de la surface de la terre.

Pendant cet entretien, Necho Denus lui-même se tient debout au milieu d'eux et dit :

« Celui que vous cherchez n'est pas dans cette maison, mais dans le désert. »

Alors certains d'entre eux appellent un parent du ressuscité qu'ils connaissaient et disent à Necho Denus — : « Cet homme qui est un parent de celui qui fut mort et qui est vivant encore, est témoin que celui que vos disciples cherchent est dans la chambre où la grande fête fut célébrée, » ce qu'entendant, le parent appelle à lui trois autres témoins, et ils attestent aussi la vérité de ce que le parent a constaté. Alors Necho Denus, étant perplexe, leur dit de prier la sœur du ressuscité qui avait servi les hôtes, de lui parler dans le porche de la maison, et quand le parent revient et dit que sa requête est accordée, il met sur sa bouche et ses narines un morceau de linge trempé dans un fort parfum et quand il voit la sœur du ressuscité dans le porche, il dit : — « Celui que quelques-uns déclarent être l'Elu, celui qui ressuscita votre frère est-il en vérité dans cette maison ? »

Elle répond : — « Venez voir. »

Necho Denus la suit, et entrant dans la chambre où la fête avait été célébrée il voit un homme qui est étendu sur la couche et voit le vase d'albâtre brisé au pied de celle-ci ; en se retirant vers ses disciples, il dit — : « Les voyants virent faussement, car, en vérité celui que nous cherchons est couché sur la couche dans la chambre où la fête fut célébrée : de mes propres yeux je l'ai vu, et j'ai vu le vase d'albâtre dont le goulot est brisé, et le cachet qui cacheta le nard précieux qui est la vie pour la vie et la mort pour la mort. »

Ils répondent — : « Si nos voyants voient faussement, comment saurons-nous à quoi nous pouvons croire ? »

Un des principaux de ses disciples questionne : — « Que vous a dit cet homme ? »

Necho Denus répond : — « Il reposait comme quelqu'un qui était inconscient de ma présence, et comme je le regardais, une ombre le voila de ma vue, et je craignis d'entrer dans le nuage. »

Le parent dit à quelqu'un qui est près de lui — : « Comment cela arrive-t-il, vu qu'en l'aura du Keves il n'y a aucune obscurité ? »

Celui à qui il parle ainsi lui fait signe de se taire. Necho Denus tire un de ses adeptes à part et dit :

— « Un des nôtres doit nécessairement voir ensemble le ressuscité et celui qui est étendu sur la couche, dans la chambre de fête, car mon avis est que le Keves est dans le désert et que celui que ses parents croient être ressuscité n'est que la coque extérieure de celui qu'ils mirent dans la tombe, possédée par des esprits familiers qui servent le soi-disant Keves, et qu'il a graduellement transformé en son image et à sa similitude. Or la preuve certaine qu'il en est comme je le devine, serait pour nous de grande utilité. »

— « Pourquoi ? »

— Parce que cette revivification des corps des séparés par la substitution d'être est universellement estimée illégitime, et est partout défendue comme productrice de confusion et de danger ; et si cette chose était prouvée contre l'homme que de plus en plus d'initiés et la plupart des peuples croient être le représentant humain du divin holocauste, elle le rendrait impropre à cet office aux yeux de tout le monde, et non seulement oterait de notre chemin celui qui par les merveilles que ses disciples exécutent fait honte à nos œuvres, mais prouverait que notre sagesse et notre divination psychique sont supérieures à celles de ceux qui croient en cet homme : en outre la vie du possédé peut être prise par nous sans danger. »

Comme Necho Denus retourne au porche et continue à frapper, la sœur du ressuscité qui servit les hôtes de la chambre extérieure, entre dans la chambre où est Ch ph —

ash et dit : — « Necho Denus est revenu et je devine qu'il cherche mon frère, qu'il guette pour le tuer. ».

A ses paroles il se lève, et ouvrant la porte demande : — « Est-ce moi que vous cherchez ? »

Necho Denus répond : — « Nous cherchons plutôt le maître de la maison. Celui qui était mort et qui est vivant encore. »

— « Moi-même je vous conduirai à lui. »

Necho Denus suit son conducteur à une chambre haute ; en y entrant ce dernier dit :

: — « Necho Denus désire grandement vous voir afin de pouvoir constater par lui-même si vous êtes en vérité ressuscité. »

— : « Comment aucun homme peut-il en douter puisque je restai dans la tombe pendant quatre jours, et que je vis en véritable homme sur la terre. »

Ch ph ash répond — : « Comme les conceptions des purs sont pures, celles des fils de Rectitude droites, de même les conceptions des impurs sont impures et les conceptions des mystificateurs sinueuses. La pensée de Necho Denus était que votre corps était possédé par des êtres sous la domination du Keves qui l'aurait transformé, pour certains motifs, en sa similitude ; c'est pourquoi il désirait nous voir ensemble, afin de ne pouvoir accuser le Keves de désordre et de violation de la loi de la charité devant la hiérarchie, et trouver un moyen commode de vous tuer, sous prétexte que vous étiez non pas un homme, mais un corps humain possédé par les ennemis de l'homme, et partant une source de confusion et de danger pour la terre et pour ses habitants. »

Le visage de Necho Denus rougit et puis pâlit ; il serre les poings avec une rage renfermée, et quitte la chambre et la maison, à la hâte et en silence.

(*A suivre*).

LA REINE DES ILES

LÉGENDE DES ILES DE LA MER

(*Suite*)

Pavaka. — Je ne comprends pas la signification de cette parole, vu que nous sommes tous également humains.

Aditya (*à elle-même*). — C'est vrai, mais n'avons-nous pas tous les deux reposé sous l'influence des immortels ?

Il y a un avertissement dans la voix de la vague.

***

Une nuit calme d'été. Le ciel est voilé par la brume. Le bateau, dans lequel Dain est endormie, est amarré au rivage de l'île des chênes, d'où Aoual avait entendu la lamentation d'Aditya. Aoual dort sous les branches d'un grand chêne.

Une lumière de feu permée graduellement la brume autour du bateau, et de cette lumière sort un être à la similitude humaine, qui prend forme dans le degré d'être nerveux et entre dans le bateau.

L'Etre. — Reich Sheba Ma !

Dain. — Qui m'appelle de la région du repos ?

L'Etre. — Celui qui, puisque vous l'entendez, est plus puissant que celui qui vous a endormie dans ce fatal repos.

Dain. — Pourquoi fatal ?

L'Etre. — Parce que vous n'êtes pas, comme on vous l'a fait croire par un enchantement, sous l'influence du sculpteur de corail, que vous pourriez secouer à volonté, comme vos tigres et vos léopards se débarrasseraient des mailles

d'une toile d'araignée. Sous quelle influence pensez-vous reposer ?

Dain. — Qu'importe quel est celui qui me donne du repos !

L'Etre. — Qu'importe ! Est-ce vraiment Sheba Ma qui parle ? Qu'importe, lorsque son unique objet dans ses incarnations est de se mettre en rapport avec les mortels, qu'elle soit en rapport avec un Immortel ! Qu'importe, lorsqu'au lieu d'influencer, c'est elle qui est influencée, lorsqu'au lieu d'impressionner, c'est elle qui est impressionnée !

Dain, *ouvrant les yeux et se levant à demi.* — Impressionnée ! moi ! quelle est cette sottise là !

L'être. — Essayez de quitter le bateau et vous jugerez par vous-même si oui ou non je parle sottement.

Dain se lève précipitamment et essaie de quitter le bateau, mais elle est arrêtée par une puissance invisible.

L'Etre. — Ne poussez aucune exclamation, de peur que votre geôlier ne s'éveille et que tout ne soit perdu. Votre unique espoir de liberté est dans l'évocation du roi des régions du feu souterraines.

Dain. — Je ne veux pas, même pour avoir la liberté, descendre dans cette région, et passer de la lumière à l'obscurité. Je ne ferai pas cette évocation. Je veux me reposer, quelle qu'en soit la conséquence.

L'Etre.— Avant que vous vous décidiez à vous reposer ici, je vous prie de m'écouter encore un moment. Vous aurez ensuite tout le temps que vous voudrez pour votre repos.

Dain. — Parlez donc et dépêchez-vous.

L'Etre. — Celle que vous avez vue arrachée au flux de la mer qui s'avançait pour l'engloutir, celle dont vous aviez pris la similitude, est une en dualité d'être avec Pavaka, le prétendu sculpteur de corail. Et ils sont entrés tous les deux dans l'île que, selon votre volonté, nous avons soulevée des profondeurs de l'océan, pour vous en faire un royaume

durable, sur lequel vous auriez la domination absolue, et d'où vous pourriez influencer la terre et l'homme.

Dain. — Ah ! et dans quel but ?

L'Etre. — Pour pouvoir, avec l'assistance d'Aoual, qui, pendant votre absence de la chambre des rubis, a pris l'enveloppement rejeté par votre compagnon, vous entrancer et vous chasser d'Atlantis. Ce n'est pas Pavaka, mais bien Aoual qui dort maintenant là-bas sous le chêne aux vastes rameaux.

Dain, *à elle-même.* — N'avais-je pas remarqué en effet l'accroissement de beauté et de puissance de celui que je berçais en sommeil !... Mais ils mentent si souvent, avec toutes les apparences de la vérité, ces hostiles à la terre et à l'homme !.. Pourtant le fait que je ne peux quitter sans aide ce bateau donne aux paroles de cet être quelque semblant de vérité — *à haute voix* — et le vrai Pavaka, le sculpteur de corail ?

L'Etre. — Il règne avec Aditya, qu'Aoual a fait dormir sous son influence et qu'il a consacrée comme reine des îles saintes, sur votre île d'Atlantis, de façon à défaire votre œuvre, à subjuguer vos sujets, et à faire d'Atlantis une nouvelle île sainte.

Dain, *avec colère.* — Ceci ne sera jamais !... Ecoutez, rois des puissances de l'air, de la terre, des feux souterrains, moi, Sheba Ma, l'immortelle, moi Dain, la reine d'Atlantis, je vous évoque ! Que celui qui est le plus grand en puissance, le plus hostile à la Hiérarchie sacrée, réponde à mon évocation !

Comme elle parle ainsi, sur un rythme lent et scandé, le ciel se couvre subitement de lourds nuages d'où jaillissent des éclairs, le tonnerre gronde et le vent secoue les grands chênes de la forêt.

Une voix, des profondeurs de la terre. — J'ai entendu votre évocation, reine d'enchantement et de sorcellerie, et ma volonté est de vous venir en aide. Mais nous ne pouvons pas nous matérialiser à cause de la puissance de celui qui

repose là-bas sous le chêne et qui, en vérité, est Aoual, le Premier Formé.

Dain. — Servez-moi en tel lieu que vous voudrez, pourvu que votre aide soit efficace.

La voix. — A une condition, et une seulement, nous vous aiderons.

Dain. — Je ne ferai de conditions avec personne.

Tout devient alors silencieux. L'être, avec qui Dain a conversé, s'évanouit dans la brume, et la brume se dissipe elle-même sous le vent qui augmente. Aoual reste immobile. les yeux fermés, indifférent en apparence à tout ce qui est extérieur.

La voix, *reprenant*. — Nous vous aiderons à une seule condition.

Dain. — Je n'accepte jamais de conditions.

La voix. — Nous autres, nous en faisons toujours.

Dain. — Soit, entre vous et moi s'élève un mur de séparation, *puis elle écoute, mais tout redevient silencieux, et l'obscurité augmente toujours, elle reprend*. — Dans ce maudit bateau, je ne peux rien voir, rien entendre, rien sentienter !... je donnerais des mondes pour savoir si ce qu'il m'a dit d'Atlantis, mon propre royaume, le siège de ma puissance, est vrai !

Une voix venant du sud. — Demandez à Aoual, à lui qui ne vous a imposé aucune condition, de qui vous êtes prisonnière.

Dain, *avec passion*. — Seigneur des feux souterrains que j'ai évoqué, et que j'évoque encore, dites-moi la condition que vous mettez à votre aide, pour que je voie si je peux l'accepter ou non.

La voix de dessous la terre. — Notre condition est que vous veniez à notre royaume de feu, où nous avons besoin d'une passive évoluée et immortelle. Cette condition accordée, il n'y a rien que la grande enchanteresse ne puisse réclamer de nous, et nous ferons tout notre possible, coûte que coûte, pour le lui donner.

Dain. — Et si je refuse d'accepter cette condition ?

La voix. — Nous vous laisserons à la merci d'Aoual, et la Tradition relatera comment le Premier Formé, qui, dans la sixième classification, avait déjà transformé sa grande aïeule en ourse blanche, l'emprisonna dans un bateau dans la septième classification, après l'avoir entrancée, et éloignée par la ruse de son propre royaume.

Dain. — Et si j'accepte vos services ?

La voix. — Extériorisez-vous, et ne laissez que votre enveloppement extérieur dans le bateau. Descendez en être nerveux aux régions du feu, et là nous vous revêtirons. De même que dans les sources et les eaux profondes nous ne pouvons entrer librement, de même Aoual ne peut entrer dans la région des feux. Mais vous êtes libre, libre de rester l'esclave d'Aoual, ou de régner toute puissante dans la région des feux.

Dain. — Mieux vaut régner dans le feu que de servir dans la lumière blanche... *un silence prolongé*... on n'entend que le murmure des flots... *avec colère*. Que tous les fils de la lumière soient maudits ! maudits à tout jamais !... Je ne peux plus exécuter ma propre volonté, je ne peux pas m'extérioriser ! Je suis emprisonnée, non seulement dans le bateau, mais dans mon propre corps ! Aoual, si vous êtes lui en vérité, ou sculpteur de corail, qui que vous soyez, rendez moi ma liberté !

Aoual, *se lève et entre dans le bateau qui devient radiant de la lumière irisée.* — Je vous ai entendu prononcer mon nom, et me voici. Que voulez-vous ?

Dain. — J'avais un désir passionné, mais il est oublié. Faites-moi reposer. Je ne vous demande rien que de me faire reposer.

Aoual. — Reposez-vous.

Dain, *se couche sur les coussins aux pieds d'Aoual.* — Que tu es beau, fils du matin, toi qui est homme, et qui est plus beau cependant qu'aucun enfant des hommes.

Aoual. — Repose-toi, fille du soir. Tu es plus puissante

que les filles des hommes. Qui peut être comparée avec toi en subtilité et en beauté ensorcelante. Ecoute, je te ferai dormir en te berçant par mon chant qu'accompagnera le murmure des eaux.

Et il commence un chant bas et monotone, sans paroles, que suit le murmure des eaux. Dain s'étend sur les coussins dans le bateau et s'endort. Un grondement sourd, tel le roulement du tonnerre lointain, résonne alors sous la terre, suivit bientôt d'un tremblement du sol : — « Le roi des feux, dit Aoual, est rempli de colère, parce que j'ai déjoué ses desseins, et ce grondement est comme une voix d'avertissement. »

∴

Pavaka et Aditya sont assis sous la voûte de la chambre qui s'est ouverte vers l'océan.

Pavaka. — Aucun homme ne peut être évolué contre sa volonté. Malgré tous nos efforts, il n'y a que quelques uns des habitants d'Atlantis qui ont consenti à ouvrir leurs demeures-cavernes vers la mer. La grande majorité se tient à son ancienne habitude, et préfère les cavernes éclairées par des lampes, à la clarté du soleil, de la lune et des étoiles.

Aditya. — Cependant il y en a assez pour former notre hiérarchie.

Pavaka. — C'est vrai, il y a les quatre qui les premiers ont ouvert leurs demeures à la lumière, puis les douze qui ont suivi et les multiples de douze jusqu'aux douze fois douze, au total 940. Nous avons ainsi la double clôture et le signe de la plasticité.

Aditya. — Voilà qui est bien. Mais je voudrais que tous eussent ainsi ouvert leurs habitations.

Pavaka. — L'évolution, même avec l'aide de l'homme, est lente. Peut-être qu'avec le temps la plupart seront un jour des amants de la lumière.

Aditya. — Avec le temps ! avec le temps ! Qui sait ce

qu'il leur en reste encore de temps, pour réaliser cette évolution.

Pavaka. — Pourquoi ma bien aimée parle-t-elle aussi tristement ?

Aditya. — La nuit passée, j'ai fait un songe qui me hante.

Pavaka. — Quel songe ?

Aditya. — J'ai rêvé que j'entendais la voix de celui qui nous a sauvés, vous de la puissance de Dain et moi des esprits des tempêtes de la forêt.

Pavaka. — Et que disait la voix ?

Aditya. — La voix, qui s'adressait à vous et non à moi, disait : « Prévenez tous ceux, qui ont ouvert leurs habitations vers la mer, d'apprêter des bateaux près de l'entrée de leurs demeures afin qu'au besoin ils puissent y entrer ». En même temps j'ai senti un présage de danger.

Comme elle achève de parler, on entend un bruit sourd souterrain et la terre frissonne au-dessous d'eux. A ce moment, les quatre, qui, les premiers, ont ouvert leurs demeures à la lumière, arrivent du rivage et s'approchent de Pavaka. — « Vous êtes les bienvenus toujours, leur dit-il, mais doublement en ce moment. Allez vite vers tous ceux qui ont écouté notre voix, qui ont ouvert leurs demeures vers la mer, et dites leur : Ainsi parle Pavaka : que chacun amarre son bateau près de l'entrée de son habitation. Dites leur aussi qu'ils persuadent à ceux sur lesquels ils ont quelque influence d'ouvrir leurs demeures vers la mer et d'apprêter aussi des bateaux dans lesquels ils puissent entrer en cas de besoin. Il n'y a plus que quatre heures avant le coucher du soleil, il faut que tout soit prêt avant que le manteau de la nuit ne s'étende sur la terre et sur la mer ».

∴

C'est la nuit. Seule la lumière des étoiles éclaire l'île d'Atlantis et les eaux calmes de l'Océan. Pavaka et Aditya veillent à l'entrée de la chambre qui s'est ouverte vers la mer. Pavaka serre la main d'Aditya dans la sienne.

Pavaka. — Votre main tremble, ma bien aimée.

Aditya. — Ce n'est pas de peur, mais d'un pressentiment non défini de quelque calamité effroyable. Non seulement le tonnerre souterrain continue sans cesse, non seulement la terre tremble sous nos pas, mais les eaux gémissent et sanglotent comme en une lamentation, et les vents soupirent comme en une supplication.

Tandis qu'elle parle ainsi, les tigres, les léopards, les serpents et tous les autres animaux s'approchent avec des signes d'une peur intense et se réfugient dans le palais.

Pavaka. — Ecoutez ! quel est donc ce bruit que l'on entend ? on dirait les cris poussés par une foule en colère.

A ce moment la Hiérarchie tout entière accourt en grande hâte.

Un des quatre. — Fuyez ! fuyez avant qu'il ne soit trop tard !

Pavaka. — Que se passe-t-il donc ?

Un des quatre. — Le peuple, à qui nous avons parlé comme vous l'aviez dit, s'est levé comme un seul homme en déclarant que la reine n'est pas Dain et que c'est-elle qui leur apporte le malheur. Tous ont juré qu'ils la déchireront en morceaux.

Aditya. — Ne craignez pas et ne soyez pas inquiets. Entourez nous seulement en ordre hiérarchique et tout ira bien.

A sa voix, les quatre prennent leurs places à chacun des points cardinaux, et ceux qui ont ouvert leurs demeures à la lumière forment le cercle en ordre autour d'eux.

Cependant la foule s'avance dans un grand tumulte, en poussant des cris de colère et de malédiction. Mais lorsqu'elle arrive à une courte distance de la Hiérarchie, elle recule comme si elle était repoussée par une puissance invisible.

Pavaka, *à la foule.* — N'agissez pas si sottement, mais retournez à vos propres habitations. Ouvrez-les vers la mer et préparez des bateaux, pour que vous puissiez prendre le large si besoin était.

Mais on ne l'écoute pas, les cris et les malédictions deviennent de plus en plus violents, et cette menace domine tous les autres : « Mort à celle qui nous a trompés ! mort à l'ennemie de Dain ! nous ne partirons pas d'ici que nous ne l'ayons déchirée en morceaux » !

Lorsque le tumulte est à son comble, il se change subitement en un murmure confus, puis en un cri de joie et d'exultation qui déchire l'air. En même temps le sol tremble si violemment que beaucoup de ceux qui se tenaient en dehors de la foule chancellent et tombent.

Pavaka et Aditya se tiennent debout sans mouvement, le visage toujours tourné vers les eaux de l'ouest. Mais les quatre qui ont suivi la direction du regard de la foule voient qu'au-dessus de la haute tour triangulaire qui s'élève au sud du palais enchanté plane une brume carminée en forme d'œuf. Cette brume paraît animée d'un mouvement intérieur analogue à l'eau qui bout violemment; tandis qu'ils la contemplent, elle s'ouvre de haut en bas, et de la foule jaillit aussitôt ce cri, comme d'une seule voix : « Dain ! Dain ! »

C'est la reine d'enchantement en effet, la fondatrice d'Atlantis, qui se tient debout dans la brume. Elle penche la tête comme quelqu'un qui regarde vers la terre très attentivement et ne s'occupe point des cris du peuple, qui a oublié sa colère contre Aditya, ses serments de vengeance, et se porte en une masse grouillante vers la tour du sud.

Pavaka. — Ecoutez ! Au-dessus du tumulte de la foule, s'élève la voix de Dain, mais je ne comprends pas la signification de ses paroles.

Aditya. — C'est le chant de l'Agnishut (1) alterné avec une évocation solennelle au seigneur des feux souterrains.

Pavaka. — Voyez ! des flammes jaillissent de la tour, qui devient son poteau funèbre élevé.

Aditya. — Un Agnidh (2) monte les gradations sans se

(1) Sacrifice par le feu.

(2) Prtêre du feu.

soucier des flammes et lui offre le bol du soma (1). Elle le rejette et le fait tomber de sa main avec violence. Elle veut s'offrir sans doute comme un Agni pravana (2) et elle désire souffrir en pleine conscience.

Pavaka. — Dain rejette le bol du soma, non pas comme holocauste, mais comme évocatrice. Regardez ! maintenant elle relève la tête et fait signe à un autre Agnidh de s'approcher. Elle lui prend le bol du soma et le boit jusqu'au fond. Je ne doute pas que son évocation n'ait été entendue et qu'il n'y ait été répondu. Voyez ! les flammes s'élancent vers le ciel sombre, flammes qui n'ont pas été allumées par des humains.

Dain. — Où est votre pouvoir de me retenir, Aoual ? où est votre royaume usurpé, Pavaka ? Ecoutez, ô mon peuple, vous que j'ai formés, et qui vous assemblez autour de moi à cette heure suprême, que les lâches qui le veulent, en forme d'hommes ou de bêtes, se pressent dans les navires d'Aoual qui arrivent pour sauver les traîtres et les usurpateurs. Quant à moi et à mes fidèles, nous irons ensemble à la région du feu d'où nous nous vengerons en harcelant l'homme, par tous les moyens.

Pavaka. — Non pas, vous ne ferez que hâter le moment de la restitution à l'air respirable de ce qui est emprisonné dans les concrétions sous la terre. Par la volonté d'Aba le tout miséricordieux, toutes choses doivent nécessairement, dans l'ensemble, s'effectuer pour le bien. Evoquez le tout miséricordieux, Divin et humain, avant qu'il ne soit trop tard.

Dain. — Moi ! Appeler mes ennemis à mon aide ! Jamais ! Plutôt disparaître, moi-même et toutes mes formations, de la surface de la terre, et même de l'empire sphérique ! — *Se tournant vers le sud et étendant ses mains vers le sol qui tremble.* Attirez-moi ! je viens à vous !

Tandis qu'elle parle ainsi, elle disparaît comme si elle

(1) Sacrifice.

(2) Mort volontaire par le feu.

était attirée dans la terre à travers la tour triangulaire, et la foule pousse un hurlement de rage et de lamentation : « Retournons vers les usurpateurs, dit une voix, et déchirons ces ennemis de Dain ». Ils essaient de retourner vers la chambre du palais à l'entrée de laquelle Aditya et Pavaka se tiennent debout, entourés de la hiérarchie sacrée d'Atlantis. Mais ils sont enveloppés d'une brume couleur de feu, à travers laquelle ils sont incapables de passer. La terre est violemment secouée, et des profondeurs souterraines, s'élevant au-dessus des cris et des gémissements de la multitude, on entend la voix de l'enchanteresse qui dit : « Plutôt régner dans le feu que servir dans le ciel ! J'en appelle à tout le Cosmos de l'Etre, qui en portera témoignage : de ma propre volonté je descends à la région du feu ! je suis libre ! je suis libre » !

∴

Pavaka. — Comme la marée s'avance rapidement ! jamais je n'ai vu les eaux si près de l'entrée de la chambre.

Aditya. — Mais non, voyez, la marée est encore en reflux. C'est l'île qui s'enfonce. Bientôt Atlantis disparaîtra audessous des flots de l'océan.

A ce moment un navire aux voiles irisées s'approche de l'île, et un radeau vient en dérivant vers la terre. Beaucoup d'animaux nagent vers le radeau qui continue à dériver vers le sud. « Entrons dans les bateaux, dit Pavaka, et dirigeons nous vers le navire, le navire dont les voiles irisées sont la preuve qu'il est envoyé par Aoual ».

∴

Pavaka et Aditya voguent à travers l'océan qui est devenu calme. Aditya dort, mais Pavaka veille anxieusement. Enfin Aditya ouvre les yeux et se lève, elle se tourne vers le nord.

Pavaka. — La septième vague nous a portés bien loin en avance sur le navire, comme si elle avait voulu vous porter vers le couronnement spécial d'Océanus. Prenez votre place au gouvernail et dirigez le canot.

A ces mots, Aditya gouverne vers le nord, et le canot

glisse rapidement sur la surface des eaux jusqu'à ce qu'il arrive, au lever du soleil, à une petite île couverte d'une forêt de chênes qui descend jusqu'à la mer.

Aditya. — Tu es la demeure des perfections quaternaires, petite île de la mer. En toi reposera la perfection de la passivité dont le symbole est 5. Ici les fils du quaternaire garderont les passivités, même les Draada les plus parfaites. C'est pourquoi tu seras la première parmi les îles sacrées d'Océanus.

Pavaka. — Je comprends. Le signe des quatre perfections est M ou 40. Le signe de la perfection de la passivité est N ou 50, la prééminence est symbolisée par A ou 1. C'est pourquoi, petite île de la mer vers laquelle l'Elue des Initiés nous a dirigés, ton nom est « Mona ».

∴

Le canot qui porte Pavaka et Aditya, suivi de loin par le navire qui amène la nouvelle hiérarchie sacrée d'Atlantis, a touché le rivage où Aoual évoqua Tzère. Aoual se tient debout sur le rivage, tandis que débarquent les nouveaux arrivants.

Aoual à Aditya. — Soyez la bienvenue, belle reine des îles. Mona, l'île sainte, est heureuse de vous recevoir. La bénédiction d'Aoual est avec vous, par affection pathétique pour vous-même, et par amour pour Tzère, ma reine des îles, qui m'a donné du repos au temps de mon épuisement... *il entre dans un des bateaux en partance :* et maintenant adieu Aditya, adieu Mona !

Pavaka. — Vous qui êtes notre sauveur, pourquoi nous quittez-vous ainsi ? Je sens que nous ne verrons jamais plus votre visage sur la terre.

Aoual. — Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Les mortels avec les mortels, les immortels avec les immortels. De cette façon il n'y a aucune confusion, *à part* : ma volonté est que Aditya ne se souvienne plus de moi, et que la mémoire de Sheba Ma soit effacée du livre de la vie de Pavaka. Mais qui peut assurer cet oubli ?

Aditya à Pavaka. — Nous entrons, nous et les nôtres, dans l'île sainte, l'île des chênes, pour fonder la hiérarchie sacrée qui gardera les Draada. Pendant des éons et des éons de temps nous prévaudrons, et nous arracherons des milliers et des dizaines de milliers à l'hostile. Cependant je sentiente que, quoique Mona doive être le dernier refuge de notre ordre sacré, un jour viendra où la puissance de l'hostile prévaudra contre nous.

La voix de Dain, au-dessous de la terre. — Vous l'avez deviné, usurpatrice de la puissance mystique de la septième vague. Dans sept mille cycles solaires, sept cycles lunaires et sept jours, les agents des dieux personnels chasseront de la forêt des chênes les derniers gardiens des Draada (1).

Aditya. — La septième vague m'apporte la parole d'Aoual

Pavaka. — Que dit-il ?

Aditya. — Il dit : ne craignez point, reine de l'île sainte, le temps ne viendra jamais où la harpe du chef de vos bardes ne répondra pas à la septième vague, lorsqu'à la fête de la nouvelle lune elle viendra se briser sur le rivage de Mona. Lorsque deux fois sept cents cycles solaires seront passés, les gardiens des Draada demeureront dans la petite île de la mer en sûreté, car nul n'aura le pouvoir de prévaloir contre eux. Ce n'est que lorsque les Draada et les Maada (2) seront réincarnées sur la terre, qu'ils se reposeront de leurs travaux, et leur repos sera glorieux.

. . . .

Lorsque la vague, qui avait apporté le message d'Aoual à la reine de l'île sainte, se retira, quelque chose brillait aux pieds de la reine : c'était une faucille d'or.

(1) Voir la destruction du collège sacré dans l'île des chênes (2e année de la *Revue Cosmique*, p. 36 et 98, 3e réincarnation du Chaldéen).

(2) Il est rappelé que les Draada sont des passives du degré nerveux qui ont leur lieu de repos dans la tige des grands chênes qui les soutiennent de leur sève vivante, les Maada sont les êtres nerveux des séparés qui ont leur habitation dans les eaux.

(*A suivre*).

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

Dans le degré de la mentalité de l'Etat physique, dans lequel je suis entré en pleine conscience, et dans lequel, après un repos d'assimilation, j'étais à mon aise comme le sont les hommes parmi les hommes dans le degré nervo-physique, mon entourage naturellement m'intéressa excessivement, mais une circonstance spécialement ; j'observai que comme je montais vers la plus subtile raréfaction mentale atmosphérique, les parfaites individualités humaines, c'est-à-dire celles qui ont la forme et la similitude de l'homme devenaient de plus en plus rares et ces individualités qui ont la forme, pour la plupart, des cerveaux à double lobe devenait plus fréquente. Et je pus prouver que la forme humaine en son intégrité n'est pas essentielle à la manifestation de l'intelligence. Celle pour laquelle je sentientai la plus pathétique et la plus intellectuelle affinité en cet endroit était un nommé Mara Pavada et c'est son histoire que je vais vous relater.

Dans un de nos entretiens il me dit : « J'ignore s'il est possible pour d'autres de suivre à la trace leur mémoire du passé jusqu'aux temps antérieurs à leur naissance ; tout ce que je sais est que, quoique ma sentientation du degré nervo-physique soit interrompue par la perte de mon degré d'être nerveux, ma mentalité retient directement et parfaitement toute sensation que j'ai sentientée consciemment dans mon existence intégrale, et même, quand elle est revêtue psychiquement, les principaux évènements sont gravés sur ma mémoire ; mais je suis conscient que je ne me souviens de rien jusqu'au temps où j'avais environ cinq ans et que les circonstances antérieures de ma vie me furent contées par quelqu'un qui retenait sa mentalité intacte comme nous avons fait nous mêmes, et qui savait l'histoire de ma naissance et de ma première enfance.

— Vous promettiez de me raconter toute l'histoire de votre vie disant qu'elle pourrait apporter l'espoir à ceux qui sont las.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Pourquoi pas maintenant Mara Pavada ?

∴

— Je diviserai cette histoire en deux parties, savoir, celle qui m'a été racontée et celle que je me rappelle.

L'HOMME DES DOULEURS

Là où des montagnes aux sommets neigeux s'élèvent vers les cieux bleus contre lesquels leurs glaciers reluisants étincellent, le jour, tels des cristaux gigantesques, dans les rayons solaires éclatants, et brillent froidement la nuit sous la blanche clarté de la lune, ou bien sont voilés par des brumes et des nuages ; où les pentes des montagnes sont couvertes de pins, de chênes, d'ormes et de hêtres ; où les torrents bondissent et où des fleurs et des paons sauvages rivalisent les uns avec les autres par leurs splendides coloris ; où l'edelweiss demeure ; où des lits de gentiane s'étendent telles des tapis d'une riche teinte azurée ; où les vallées rient dans leur plénitude de vergers, d'arbres fruitiers et de champs épaissement garnis de blé, il y a un petit village abrité sous un haut mur rocheux, par dessus lequel saute un torrent de la montagne ; la course de ses eaux écumantes, bondissantes, diviserait le village, s'il n'était pas traversé par des planches solides, tellement solides que même les charrettes tirées par des bœufs et chargées du produit des champs et des prairies y passent en sûreté.

Les habitants du village montagneux comprennent trois propriétaires dont chacun est le maître héréditaire d'une ferme sur laquelle se trouve une maison commode mais peu pittoresque, avec des greniers, des écuries et des hangars pour les bestiaux ; il y a là, en outre, des familles d'ouvriers de ferme ; un auteur étranger et son domestique ; l'étranger a loué un château à demi ruiné à environ un jet de pierre des hauteurs de la cascade parce qu'il aime la solitude et la voix des eaux tombantes ; enfin le curé demeure avec sa sœur âgée et une vieille domestique dans le presbytère rustique mais pittoresque.

Tout d'abord l'arrivée de l'étranger suscita quelque curiosité ; mais comme il paraissait rarement dans le village, et que son domestique était taciturne et peu intéressant, sa présence était presque oubliée, sauf par les femmes des fermiers qui lui vendaient du lait et des œufs à un prix plus élevé qu'elles n'en pouvaient obtenir ailleurs. Une nuit d'hiver, lorsque les montagnes étaient complètement voilées de nuages neigeux, et les sentiers presque oblitérés par la neige tombante ; à l'heure qui précède le point du jour, un grand mulet espagnol, conduit à la bride par un guide vigoureux, parcourut lentement la grande route qui menait de la petite ville à environ un mille du village montagneux. Le guide n'avait pas de lanterne ; le mulet ne portait pas de clochettes, et la lumière était tellement faible que le guide même, avec sa vue perçante, pouvait à peine discerner la

route, sauf à l'aide des arbres qui la bordaient de chaque côté. En arrivant au chemin charretier qui menait de la grande route au village, le guide arrêta le mulet et une femme emmitouflée dans un grand manteau de zibeline foncée qui cachait sa forme de taille élevée, comme le grand capuchon cachait son visage, descendit de la selle espagnole. « Vous étiez payé d'avance », dit-elle à voix basse.

— « Oui, madame ».

— « Il fait froid, la nuit est sombre et l'or égaye ».

Comme elle parlait ainsi elle mit dans la main tendue du guide cinq pièces d'or et puis mit son doigt sur ses lèvres.

— « J'ai fait un serment, dit-il, juré sur l'image de la Madone, dans la vieille chapelle de rocher ; personne ne peut violer un serment fait en son nom et vivre ».

— « Bon ».

Le guide monta le mulet pour retourner vers la petite ville, mais la femme, après une hésitation momentanée, se tourna et dit : « attendez une heure. Je reviendrai peut-être ». Ses pieds chaussés de souliers pour marcher sur la neige, elle chercha sa route soigneusement, en parcourant le chemin des charrettes, dont la neige battue sous des roues, foulée sous les pieds et souillée, était légèrement couverte de neige nouvellement tombée. Arrivée au pied du torrent, elle s'arrêta un moment, et une ouverture entre les nuages lui montra à travers la lisière des bois un chemin bien entretenu, sur lequel il n'y avait pas d'ornières. Sur une planche clouée au tronc d'un peuplier était peint en caractères rouges sur fond blanc : « Au château X ». Une montée de dix minutes l'amena au château à demi ruiné, aux fenêtres menues et aux pittoresques tourelles rondes et pointues. Les portes étaient fermées, mais pas à clef, et quand elle poussa l'une d'elles, les gonds crièrent et le bruit fut salué par le profond et sonore aboiement d'un chien. « C'est la voix de Nicho, murmure-t-elle. » Un beau Saint-Bernard se précipite vers elle ; elle l'appelle doucement par son nom et, ses larges pattes sur ses épaules, il couvre son visage des baisers des chiens, baisers si précieux à cause de leur sincérité ; puis il gambade à ses pieds et avec des bonds joyeux court devant elle. Quelques secondes les amènent au grand porche en pierre, dont la seule gloire restante des jours d'antan est un vieil écusson ciselé dans la pierre au-dessus de l'arc et qui, quoique couvert par de minuscules mousses, est sans injure. A l'intérieur du porche il y a une massive porte garnie de clous, en bois de chêne qui défie le temps ; devant la porte se trouve une large marche de pierre.

La femme prend de dessous son manteau, un paquet entortillé dans du velours et des fourrures et le déposant sur la

large marche,pose sa tête sur le large front du Saint-Bernard, en prononçant le mot d'ordre : « garde ».Obéissant à sa voix, Nicho s'étend à côté du paquet. La femme s'enveloppe plus étroitement de son manteau ; un frisson parcourt son corps, mais elle ne regarde pas en arrière et se glisse rapidement dans la nuit neigeuse. Le chien se lève comme elle disparaît, et flaire le paquet laissé à sa charge : puis subitement il s'étend tout près de lui et son aboiement profond, musical, se mêle au tintement des clochettes des chèvres et à la chute des eaux blanches qui tombent avec bruit de la cascade. Une autre clarté vient lutter contre celle des rayons vacillants de la lune. C'est le point du jour. Comme la lumière froide et blanche rend visible le contour raboteux des montagnes de l'est, et que la femme se tient debout sur le lieu où elle était descendue du mulet, le guide veillant de la fenêtre d'une maisonnette d'ouvrier, sur la grande route, conduit le mulet hors de l'étable, et se hâte à sa rencontre. S'apercevant que ses mains, qui se saisissent de la selle tremblent, comme elle saute légèrement sur l'animal, il dit : « Madame a froid ; c'est l'heure la plus froide de la nuit ». Ne recevant pas de réponse, il serre le bas du manteau de zibeline autour de ses pieds et poursuit son chemin en sifflant gaîment, suivi du mulet.

A l'aboiement de Nicho un homme d'environ quarante ans, mince, grand et sec, aux épaules carrées, les doigts comme des griffes et le visage semblable à celui d'un oiseau de proie, descendit le raide escalier du château et ouvrit la porte.

— « Va-t-en, sale bête » !

Le chien se retira avec un sourd grondement et sortit dans la neige ; en arrivant à la porte que la femme avait laissée ouverte, il regarda en arrière vers le château, où quelquefois une lumière brûlait dans une chambre des étages supérieurs pendant la nuit ; mais tout était obscur : poussant encore un puissant aboiement, il s'en alla vers le village, où les hommes lui donnaient à manger, les femmes étaient bonnes pour lui, et où les enfants jetaient leurs bras autour de son gros cou.

L'homme qui avait descendu l'escalier du château porta le paquet soigneusement dans la mansarde dans laquelle il dormait, et ayant fermé la porte au verrou, développa la couverture de velours bleu doublée de chinchilla. Lorsqu'il dévoila un enfant d'environ un mois, un sifflement long et strident sortit de ses lèvres minces, tel le sifflement d'un serpent enragé. Comme il ôtait à la hâte le précieux enveloppement de velours, quelque chose de lourd tomba à terre ; le ramassant, il vit que c'était un antique écrin de forme oblongue, et à sa vue il jeta un sombre coup d'œil autour

de la chambre, même vers les côtés en pente qui supportaient la partie longue et étroite du plafond, comme s'il craignait que même les murs n'eussent des yeux et des oreilles.

La robe blanche de l'enfant était du plus fin linon, la dentelle qui la garnissait était de valeur, à la fois par son antiquité et sa beauté délicate ; mais ce qui attira son attention fut un ruban attaché autour du cou de l'enfant ; en l'examinant, il y trouva attachée une petite clef. Retirant de la poche de son pantalon un couteau à trois lames au manche de corne, il coupa le ruban et déposant l'enfant sur un grand fauteuil qui était près du feu de bûches, il ouvrit l'écrin et à la vue de l'or et des gemmes magnifiques, le sifflement pareil à celui d'un serpent s'échappa encore de ses lèvres. Sur la table, auprès de laquelle se trouvait le fauteuil d'indienne fanée, il y avait une bouteille d'absinthe et un sucrier ordinaire en verre, et sur l'âtre de pierre une bouilloire d'eau en pleine ébullition : il mélangea dans un verre quelques morceaux de sucre avec l'eau chaude ; puis allant à un placard dans le mur, il prit sur une planche un flacon parmi plusieurs autres de grandeurs variées, et se servant d'un compte gouttes, versa quelques gouttes d'un liquide brun. Quand il versa le contenu du verre dans le biberon qu'il prit en bas du placard, il rit en lui-même et marmotta : « C'était dans ce biberon que Nicho buvait quand le maître l'acheta aux bons pères ; peut-être que ce chien humain, s'il vit jusqu'à l'âge d'homme, me haïra-t-il comme le fait Nicho. Qui sait » ?

Serrant l'écrin dans le placard à clef, il ouvrit la porte et la refermant à double tour, il descendit l'escalier de service sans bruit, et revint avec une tasse de lait, à demi gelé, qu'il ajouta au contenu du biberon. Puis il s'accroupit à côté du large âtre, vis à vis du fauteuil, en regardant l'enfant avec le coup d'œil d'un fauve qui rampe avant de bondir. Ainsi s'écoula une demi heure ; puis, comme les rayons vacillants du soleil pénétraient entre les fentes des épais volets de bois, l'enfant remua et poussa un cri. L'homme se leva, et mettant le bout du tube en caoutchouc dans sa bouche, le regarda téter jusqu'à ce qu'il dormit encore profondément.

« Cette fois, il n'y a pas à craindre que vous dérangiez la paix avant quelques heures, marmotta-t-il, » comme la poitrine de l'enfant montait et retombait en respirations lourdes. Alors il enleva les vêtements fins et délicats ; et prenant entre la paillasse de maïs et le lit de fer une vieille couverture, il en enveloppa la forme de l'enfant drogué.

En ramassant les vêtements blancs il s'aperçut qu'un papier plié était épinglé au devant de la robe garnie de dentelle, et le prenant près de la plus large fente, dans les

vieux volets, il vit écrit dans un des dialectes slaves ces mots : « C'est le vôtre ; prenez-le. Irène ».

Il plia le papier et le rattacha à la robe de limon ; prit dans le placard l'écrin d'ébène, et l'entortilla des petits vêtements blancs délicats et ceux-ci de la couverture de velours.

Avec un fin ciseau il releva une pierre au coin de l'âtre et mit le tout dans le creux qui se trouvait dessous. Puis, s'enveloppant d'une sombre cape espagnole il descendit encore l'escalier sans bruit et sortit dans un bois qui était derrière le château et qui s'étendait loin en hauteur sur la côte de la montagne. Non loin d'un sentier, près d'un torrent qui était desséché même à la saison de la fonte des neiges, un chêne étendait ses branches noueuses. Le tronc était creusé par le temps et l'excavation était si grande que les jeunes bergers qui gardaient les moutons et les chèvres souvent s'y refugiaient pendant les fréquents orages de grêle et de pluie. Dans le creux, l'homme déposa l'enfant et retourna pour descendre le chemin du torrent desséché, par lequel il était venu ; mais presque immédiatement, il revint, ôta la vieille couverture, la roula, la mit sous son bras, descendit le lit du torrent et regagna rapidement le château.

Le guide qui avait conduit la dame au village, passait le commencement du matin dans la maisonnette du bûcheron où il avait attendu la femme ; comme il s'asseyait avec le bûcheron et sa femme, devant le brillant feu de bûches, en buvant son café au lait, ils entendirent l'aboiement sonore d'un chien. Déposant sa tasse de café, il dit : « Voilà l'aboiement d'un chien Saint-Bernard, qui a trouvé quelqu'un dans la neige : j'ai passé plusieurs des plus heureuses années de ma vie parmi ces chiens et je pourrais jurer de leur aboiement d'appel. »

Le bûcheron se leva et dit à sa femme : « Gardez le café chaud jusqu'à notre retour, Michelle », puis il suivit le guide dans la direction d'où venait le son de l'appel du chien. En arrivant au chêne creux, le guide ne vit qu'un spendide Saint-Bernard étendu par terre dans le creux.

— « Vous aviez raison de dire que c'était un Saint-Bernard, dit le bûcheron. C'est Nicho qui appartient à l'étranger du château : mais vous aviez tort de penser qu'il avait trouvé quelqu'un dans la neige. » Mais, comme il parlait encore, Nicho se leva, et après avoir examiné le visage du guide, sortit du creux, laissant l'enfant exposé à leur vue. La main du guide se posa sur la large tête en une caresse : « Mon beau, mon brave, bon Nicho » dit-il. Puis, au bûcheron : « Il a empêché l'enfant de geler, par la chaleur de son propre corps. C'est l'habitude de ces sauveteurs d'hommes.

Quelle canaille a abandonné l'enfant pour qu'il pérît de froid ? »

Le guide ne fit aucune réponse mais subitement le souvenir lui revint que la femme qu'il avait amenée au village monta et descendit du mulet, en refusant son aide offerte, mais que lorsqu'elle retourna et remonta sur le mulet, elle le laissa l'aider à se mettre en selle. « J'ai juré sur la Madone de la vieille chapelle, et personne ne peut violer un tel serment et vivre », murmura-t-il.

— « Juré, juré quoi » ?

— « De brûler une chandelle à son autel chaque jour de fête ; donc si j'étais absent, je me fie à vous pour lui offrir une chandelle de ma part, un serment ne peut pas être violé.

— Les saints et les anges nous défendent. Non ».

Et comme le guide enveloppait l'enfant dans la couverture du mulet qu'il avait apportée, et le prenait entre ses bras, le bûcheron fit le signe de la croix dévotement.

*
* *

Tandis que le guide et le bûcheron achèvent de prendre leur déjeuner, que l'aboiement de Nicho avait interrompu, Michelle, qui a vêtu l'enfant trouvé des vêtements grossiers, mais parfumés de lavande, de son propre enfant, frotte ses membres devant le feu de bûches.

— « Je ne crois pas que l'enfant dorme à cause du refroidissement ; il y a quelque chose de mal. Regarde son visage ».

Les deux hommes viennent à sa parole et regardent l'enfant endormi. Ce fut le bûcheron qui résolut le mystère par ces paroles laconiques : « Il est drogué ». Le soupçon du guide s'approfondit.

La femme qui lui avait donné l'or avait drogué l'enfant, pour qu'il ne la trahit pas par le son ou le mouvement. Les cinq pièces d'or qui étaient dans la poche gauche intérieure de son veston de gros velours à côtes semblaient le brûler ; c'était la récompense de son silence à l'égard d'un crime ; les prenant de sa poche, il les mit sur le bord de la fenêtre, en disant : « Le hasard m'a permis de gagner cet argent pour un léger service : prenez-le pour l'enfant et pour les chandelles de l'autel de Notre-Dame à la chapelle du Rocher ».

Et il sortit. Le bûcheron suça sa pipe avec un air de telle préoccupation intérieure, que Michelle qui le regardait attentivement demanda : « A quoi pensez-vous, mon cher homme » ?

— « A quoi je pense, petite femme ? dame ! que Jean sait quelque chose au sujet de cet enfant, et l'or qu'il vous a donné est celui qu'on lui a donné pour se taire ».

Michelle se signa de la croix et, se rendant à la fenêtre, examina les cinq pièces d'or curieusement, comme si elles pourraient révéler le mystère concernant l'enfant trouvé.

Les nuages neigeux traversèrent le ciel, laissant visibles des espaces de bleu clair ; à ce moment le soleil brillait avec un grand éclat sur la hauteur couronnée de glaciers, qui faisait face à la fenêtre. C'était un coup d'œil magnifique.

Subitement Michelle s'exclama : « Regarde ici. Qu'est-ce que c'est ? »

Le bûcheron examina la plante du pied droit de l'enfant, sur le creux de laquelle se trouvait une petite marque bleuâtre.

— « C'est un aigle avec une couronne sur la tête, dit-il ; quelqu'un a marqué l'enfant. »

*
* *

Environ une heure plus tard, comme le bûcheron sciait du bois dans le hangar et que Michelle apprêtait le repas de midi, tandis que l'enfant trouvé et son propre garçon de deux mois dormaient dans le large et rude berceau près du feu, l'un dans le sommeil naturel de la bonne santé, l'autre sous l'influence du puissant narcotique qu'on lui avait fait prendre, une femme d'âge moyen souleva le loquet de la porte, et entra en disant : « Bonjour Michelle, M. le curé désire vous voir au presbytère, tout de suite ».

— « Et le déjeuner, madame Marqué » ?

— Il peut être apprêté un quart d'heure plus tard, aussi bien qu'en ce moment-ci... Venez, M. le curé vous attend.

— « Pourquoi » ?

— « Comment saurais-je pourquoi ? Jean Benoît, le guide, est venu au presbytère avant que le bon curé eut fini son café, et ils sont allés ensemble à la chapelle du Rocher. Dès que le curé est revenu, il m'a envoyée vous chercher ».

Jetant à la hâte un bol de pommes de terre dans le chaudron qui était suspendu sur le feu, Michelle sortit avec la bonne du curé, en fermant la porte derrière elle. Une demi heure après, elle revenait avec le curé.

— « Il dort dans le berceau, M. le curé, vous pouvez voir la marque sur son pied de vos propres yeux ».

Le curé s'approcha du berceau et se pencha dessus.

— « Il n'y a là que votre propre enfant ».

En un instant, la femme se pencha sur le berceau.

— « Mon dieu, s'écria-t-elle, où donc est l'enfant » ?

Comme elle poussait cette exclamation, quelque chose tira sa jupe courte de laine grise, et regardant en bas, elle vit que c'était Nicho.

— « Suivez-le », dit le curé, c'est votre robe qu'il tire et

les jambes de vingt sept ans marchent mieux que celles de soixante dix ans ».

Michelle regarda ses jambes longues et droites :

— « Elles sont comme les jambes d'une chèvre, dit-elle, mais elles sont bonnes pour aller ».

Elle sortit alors, puis se retournant : « M. le Curé, dit-elle, dites à quelqu'un de garder mon petit, peut-être on le volerait lui aussi. »

Le curé secoua sa blanche tête :

— « Pas de danger, pas de danger, Michelle, dit-il ; mais je dirai à une voisine de le garder jusqu'à votre retour ». La femme sortit dans le pays blanc laissant la marque de ses gros sabots sur la neige. Subitement, Nicho s'arrêta et flaira le sol ; regardant à terre, pour voir ce qu'il flairait, Michelle vit à côté de l'empreinte de son sabot celle du talon et du devant d'une petite bottine. Nicho, son museau contre le sol, suivit les empreintes du pied, et Michelle suivit. Nicho le suivit jusqu'à ce que les empreintes du pied les menassent sur les larges marches du porche du château.

Elle n'était pas spécialement observatrice, mais comme tous les villageois qui sont cloîtrés par la neige de novembre à mai, elle était curieuse non par malice, mais simplement pour s'amuser. Suivre à la trace les empreintes des bottines d'une femme qui n'étaient certainement pas celles des sabots d'une femme du pays l'intéressait, d'autant plus que ces empreintes menaient au vieux château autour duquel s'attardaient tant de légendes, et où l'étranger qui apparaissait mystérieux, parce qu'il était généralement invisible, avait fait sa demeure.

Aussitôt que Nicho fut entré sous le porche, il aboya d'un aboiement qui pour ceux qui comprennent le langage varié des chiens, signifie qu'ils appellent quelqu'un : et il continua d'aboyer jusqu'à ce qu'une fenêtre du premier étage, à côté de laquelle était suspendu un triple miroir, s'ouvrit et que la voix de quelqu'un d'invisible dit : « On n'a besoin de rien ; je m'en vais cette nuit ».

La voix bruyante et claire de Michelle répondit : « Je ne suis pas venue de moi-même, Monsieur, le chien m'a amenée ».

— « Attendez ».

La fenêtre fut fermée et en quelques secondes la petite porte dans le massif portail à deux battants s'ouvrit, et, encadré dans l'entrée, se trouva l'homme qui donnait comme nom M. Karl, dont le serviteur parlait toujours comme Monsieur et que les villageois appelaient habituellement « l'étranger ».

Tout ce que Michelle observa, fut les yeux bruns illuminés d'intelligence qui plongèrent leur clarté dans les siens et

l'affectèrent tellement qu'au retour du bûcheron chez lui ; elle dit :

— « Si j'avais fait tort à quelqu'un je n'aurais pas pu supporter ses yeux : mais dans le cas présent, j'étais toute heureuse » ?

Le chien mit ses larges pattes sur les épaules de l'homme et couvrit son visage de baisers canins comme il avait fait à l'égard de la femme.

— « Entrez, dit-il, et dites-moi tout ; quelque chose de peu ordinaire a dû arriver. Nicho ne vous aurait pas amenée ici. Qu'est-ce ?

Et Michelle lui conta tout ce qu'elle savait depuis le temps où son mari et le guide allèrent au bois à l'appel de Nicho, jusqu'à la disparition de l'enfant : et la petite empreinte de pied sur la neige qui se terminait sur la marche du porche du château.

Les yeux de l'étranger devinrent de plus en plus lumineux et il dit : « Parlez-moi de l'enfant, de son âge, de son apparence, de ses vêtements, de tout. »

Michelle lui dit que l'enfant était tout nu ; elle entendit alors un profond soupir de soulagement et il dit doucement : « Pauvre petit ! pauvre mère ? probablement dans un moment de désespoir, elle abandonna son enfant ».

Michelle fit écho au soupir de soulagement : « C'est cela, bien sûr, dit-elle, comme nous étions bêtes de ne pas y songer ! Bon jour Monsieur ».

Et elle se tourna vers la porte ; mais le chien la retenait par la jupe grise avec persistance.

— « Brave Nicho, dit-il, je comprends en partie » puis à Michelle « attendez dans l'anti-chambre et prenez un verre de vin avant votre retour, il fait très froid ». Il versa d'une carafe un verre de vin rouge, mit devant elle une boîte de gâteaux et sortit en laissant elle et le chien qui se mit à son aise à son côté. En quelques minutes il revint.

— « M'avez-vous tout dit même jusqu'aux plus petits détails concernant l'enfant », dit-il.

Michelle poussa de côté son verre de vin non achevé : « Il y a une chose que j'oubliais, dit-elle, et je suis une imbécile. Il y a une marque sur la plante du pied droit de l'enfant ».

— « Quelle marque » ?

— « Un aigle volant avec une couronne sur sa tête ».

— « Prenez ceci, et je vous remercie ».

La voix de l'homme était tellement changée que Michelle leva ses yeux et vit que ses lèvres étaient toutes pâles et qu'il chancelait en allant à la porte qu'il ferma derrière lui.

Comme la généralité des paysans des montagnes, Michelle était superstitieuse, et elle se souvint soudainement des

légendes sur des revenants qui marchaient, et des lutins qui tourmentaient, disait-on, dans le château. Elle se leva et sortit doucement. Aucune dent de chien ne retint sa robe cette fois ; Nicho avait suivi son maître. Une fois hors des grandes portes du château, et ainsi en sûreté des régions hantées, elle s'arrêta pour examiner ce que le « Monsieur » avait mis dans sa main, et y trouva une bague en or, simple cercle dans lequel était serti une pierre bleue carrée.

En jetant un coup d'œil à la porte de sa maisonnette, elle vit que le curé lui-même était assis auprès du feu en lisant son bréviaire. Michelle se rendit au hangar où Pierre sciait en bûches l'arbre abattu. Elle lui fit signe de venir ; il quitta les autres scieurs de bois et sortit du hangar et comme ils se tenaient debout ensemble au pied d'un grand pin elle lui conta tout ce qui était arrivé. Et alors elle lui montra la bague.

— « Un tout petit morceau de cristal bleu (j'avais l'habitude d'en trouver beaucoup lorsque j'étais un guide dans les montagnes suisses) et un tout petit peu d'or. Il eût mieux valu qu'il vous eût donné une pièce d'argent du royaume, mais que voulez-vous, on ne s'attend pas à trouver le sens commun chez les gens. »

Lorsque le Curé entra dans son petit salon à fenêtre en treillis, il vit un homme d'environ vingt quatre ans qui se tenait debout, apparemment attendant l'ouverture de la porte. Sa forme et sa figure étaient du plus parfait et attrayant type oriental, son teint olivâtre : mais ce que le curé observa spécialement fut la douleur profonde peinte dans les grands yeux brun foncé aux cercles bistrés qui rencontrèrent les siens, lorsqu'il dit : « Je vous prie de me pardonner mon intrusion, je viens à vous non pas comme à un prêtre, mais comme à un homme, à un homme de noble naissance et de lignée ancienne et qui comprend les vicissitudes des vies humaines. Je viens à vous, peut-être pas pour recevoir de l'aide, mais pour trouver du reconfort et de la sympathie, cette chose sans nom qui attire l'homme à l'homme et prouve la vérité de l'adage : « L'homme n'est pas destiné à demeurer seul ».

— « Puisque vous êtes renseigné sur ma vie passée, vous saurez que j'ai trop souffert pour ne pas sympathiser avec ceux qui souffrent. Asseyez-vous et parlez donc librement ».

Le jeune Anglo-Indien prit le fauteuil offert et dit : « Vous ne revélerez à personne ce que je vous dis » ?

— « Je ne le revélerai pas ».

(A suivre).

LA SUGGESTION COLLECTIVE

Au sujet des évènements de la Calabre nous lisons dans un journal populaire :

« A Messine, on a constaté un curieux cas de *suggestion collective*; un jeune homme malade, ayant déclaré qu'il voyait la Vierge, toute la foule cria qu'elle la voyait aussi : Il était une heure du matin : une procession tumultueuse se forma sur le champ. »

Du récit, nous ne savons rien, sauf les assertions des journaux; mais la circonstance enregistrée et la cause à laquelle elle est attribuée sont dignes de considération pour les Psycho-Intellectuels.

En certaines formes de maladie nervo-physique, il est évident que le degré nerveux ou plutôt un de ses sous-degrés, fréquemment s'extériorise, de sorte que le malade sentiente dans son entourage ce qui autrement ne lui serait pas sententiable.

La considération de l'évènement de la Calabre ne trouve pas alors son intérêt dans le fait qu'un jeune homme malade déclara qu'il voyait une forme passive ou que, suivant le culte Romain, il déclara que cette apparition passive était « La Vierge »; mais dans le fait que la foule s'écria qu'elle aussi la voyait, et l'attribution de cette voyance générale à la « *suggestion collective.* » Que la foule de ceux qui croient au soi-disant surnaturel, dans leur temps d'amère épreuve, où ils sont à demi affamés et ont perdu leurs plus proches et leurs plus chers, ait été dans un état propre à la responsion envers tout « signe du ciel » n'est nullement étonnant, mais son cri qu'elle aussi voyait la forme passive qui planait au dessus de la scène de leur noire misère peut n'avoir pas été l'effet de « la suggestion collective », mais plutôt du pouvoir des auras collectives, qui vêtaient les pensées de la foule naturellement concentrées sur la forme décrite par le jeune homme, de revêtir et ainsi de manifester à tout le monde la forme qui, dans un degré moins matériel, était visible pour le malade seulement.

Il est bon que l'Etudiant Psycho-Intellectuel dont les pieds jusqu'ici touchent à peine les eaux de la connaissance, encore moins de la sagesse des eaux profondes, adopte l'habitude de la recherche scentifique dans les causes qui produisent des effets bien établis, et surtout qu'il recherche les *causes indermédiaires* qui si souvent échappent à l'observation.

QUESTIONS

Pouvez-vous expliquer la signification de la déclaration biblique : « Les étoiles dans leurs courses luttaient pour Sisera » ?

Le mot Sisera signifie le chef en rapidité. Le mot Eba fréquemment traduit par lutter signifie assembler. La constatation : « Les étoiles dans leurs courses s'assemblent vers le plus rapide » est en accord avec l'enseignement de quelques uns des anciens astrosophes Chaldéens que la puissance d'attraction d'un monde stellaire est en proportion de la vélocité avec laquelle il roule sur son propre axe.

Le Gérant : H. CHACORNAC.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.